

L'œuvre est du faux



Remerciements à Monsieur le Principal et aux membres du Conseil d'Etablissement qui ont permis la réalisation, en cours d'année de ce travail imprévu, aux parents d'élèves qui nous ont si chaleureusement soutenus, au Foyer socio-éducatif qui assure une partie des dépenses de ce projet, à M. Bourguignon, professeur de Lettres pour l'aide précieuse qu'il nous a apportée en informatique, à M. Garnier, Conseiller Principal d'Education, à Mme Dissaké, à Laurence, à Marie-Camille, à Piotr Strelnik artiste peintre pour ses conseils.

Ce livre a été réalisé grâce au travail totalement bénévole d'Hanna Zaworonko-Olejniczak et de l'association "Dernier témoin."
hanna.zaworonko@free.fr <http://hanna.zaworonko.free.fr>

Académie de Paris

Collège Georges Courteline
48, Av. du Dr A. Netter 75012 Paris

M. Heuclin, principal
Mme **Gayerie-Bescond**, professeur de Lettres
Mme **Zaworonko-Olejniczak**, photographe, graphiste

Classe de 3ème 1

Jérôme	Ardid
Florent	Auguste
Catarina	Barros de Amorim
Ilham	Bensaci
Jonathan	Bensaïd
Jérémie	Buniak
Iona	Caillet
Astrig	Chandèze-Avakian
Ugo	Chatelais
Alexis	Dahan
Adrien	Durier
Emmanuelle	Falhy
Timothée	Faure
Kathleen	Fourche
Thomas	Garcia
Jean-Michel	Hotin
Arnaud	Huc
Jordan	Kouby
Victoria	Loukachevitch
Jean-Baptiste	Magnique
Julia	Maronne
Céline	Pers
Nicolas	Petrovski
Christian-Joseph	Pinhal
Marilou	Rambaldelli
Fabrice	Rivière
Catherine	Tong

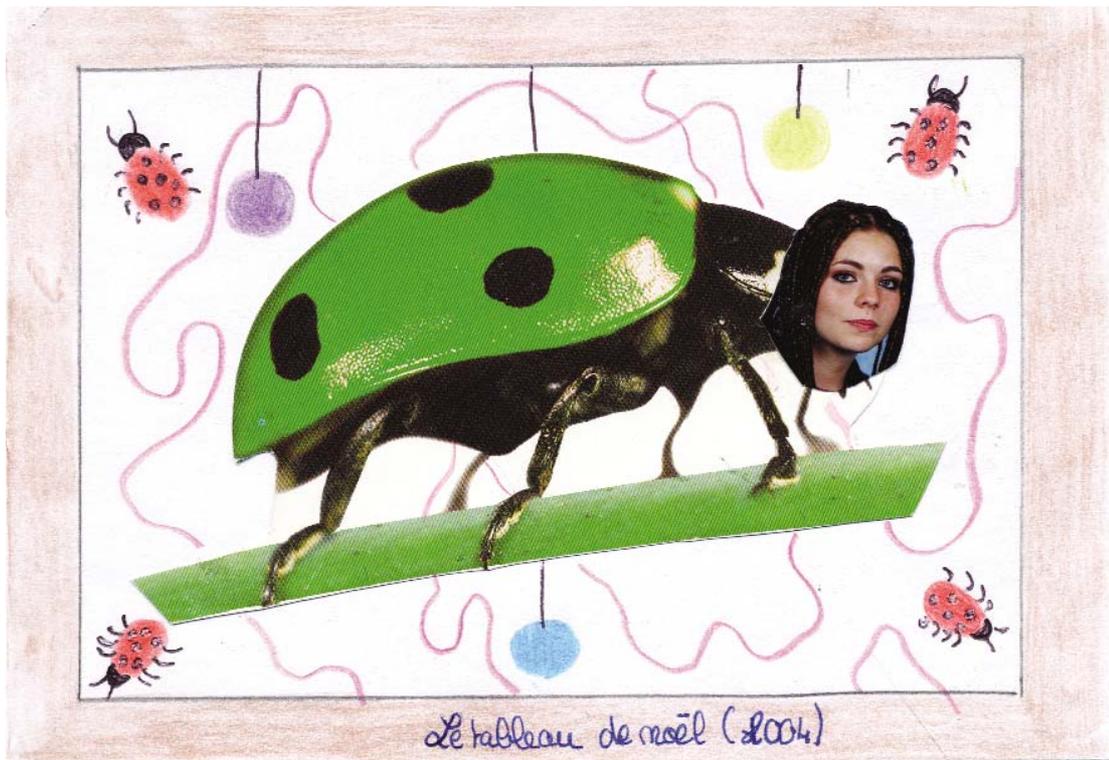
Chaque texte, chaque image de cet ouvrage ont été réalisés au plus près des désirs des enfants et par eux-mêmes.

Les adultes, les pédagogues qui liront ces pages verront des jeunes approchant masqués, mais ils sauront lire, entre les lignes, leurs rêves et leurs désirs mais aussi tout leur mal de vivre.

Iona



Cauchemar



Un matin, je me réveillai après un terrible cauchemar ; j'avais rêvé que je me transformais en coccinelle. Toutes les parties principales de mon corps avaient changé. Je me levai avec une douleur dans le dos.

Qu'est ce que ça pouvait bien être ! ? Je me fis un massage et m'aperçus que mon dos était complètement courbé. Je me regardai dans la glace et découvris avec stupeur une carapace de coccinelle, mais différente des autres : elle était verte et noire. Je voulais me réveiller, mais non, ce n'était pas un rêve.

Après une longue journée à chercher comment cela avait bien pu arriver, je me couchai, désespérée, ne sachant ce qu'il adviendrait.

Le lendemain matin, ma douleur au dos était partie. Toute joyeuse, je sortis du lit pour voir s' il ne restait pas de séquelles et je me tordis la cheville, ou plutôt la patte.

De grosses pattes noires et velues avaient remplacé mes jambes. Que faire ? A ce même moment, je me souvins du cauchemar que j'avais fait. Avait-il un rapport avec ce qui m'arrivait ? Sûrement !

Je me couchai encore plus désespérée que la veille. C'est pendant la nuit que je me réveillai, tordue de douleur, une douleur terrible qui me prenait tout le torse. Une affreuse coque enfermait mon prétendu ventre.

Je vécus ainsi. Combien de temps ? Je l'ignore. Jusqu'au jour où je me réveillai après le même cauchemar en sens inverse. Trois jours plus tard, j'étais redevenue moi-même. C'est avant que cette aventure inquiétante mais fabuleuse ne se finît, que je fis mon portrait.

Maintenant je n'espère qu'une chose : ne jamais replonger dans les songes !

Et multitude de sorcières bien rangées sur une étagère, collection de bibelots de verre sous vitrine dans ma chambre, centaines de Barbies perchées dans une niche et que je ne peux jeter, dizaines de stylos-plumes inutilisés, collection de coussins sur mon lit, CD rangés par catégories de musiques, chouchous dans une trousse en plastique transparente que Céline m'a offerte pour mon anniversaire, tout mon maquillage rangé par catégories dans une trousse à compartiments, les vieux jeux de société où il manque des pions entassés que je ne ressortirai jamais. Mes nombreux albums-photos de ma création, toutes mes poésies écrites sur un cahier bleu, mon journal intime fermé avec un petit cadenas et ma collection de livres couleur cœur grenadine rangés en ordre par numéros dans une étagère.



La libération de l'enfer

En Pologne, à Kalisz, mes arrière-grands-parents possédaient plusieurs moulins.

Mon grand-père avait huit ans quand il est parti de Pologne pour immigrer en France avec ses parents et sa sœur qui en avait douze.

Ils sont partis en 1931 lorsque le régime politique a commencé à être défavorable aux Juifs.

Ils se sont installés à Paris dans le 10ème arrondissement avec le peu qu'ils avaient pu emporter: des valises, des vêtements, quelques bibelots, de l'argent...

Ni mon grand-père, ni sa sœur ne parlaient le français mais ils se sont très vite familiarisés avec notre langue et, à la fin de la première année scolaire, ils la parlaient couramment et ont obtenu tous deux le prix d'excellence.

Toute la famille a appris à travailler la pelleterie. Ils se sont tous bien adaptés et mon grand-père disait souvent qu'il était très reconnaissant à la France.

En 1942, il y a eu une grande rafle à Paris. Toute la famille se cachait dans une cave et mangeait du sucre qu'une gardienne d'immeuble leur apportait.

Mon grand-père n'a jamais raconté son histoire en détail à ma mère mais il paraît que cette année-là, il avait alors dix neuf ans, il a réussi à se sauver à bicyclette pour franchir la ligne de démarcation qui longeait la Loire et se trouvait dans le sud de la France.

Ses parents et sa sœur devaient le

rejoindre dès qu'ils en auraient la possibilité.

Ils n'en ont pas eu le temps. Ils ont été arrêtés par la Gestapo, déportés à Auschwitz et n'en sont jamais revenus.

Ils avaient à nouveau tout perdu, appartement, meubles, vêtements et cette fois l'argent en plus.

Mon grand-père est rentré à Paris; seul, il a continué à vivre. Malgré cela, il aimait beaucoup la France. Après cette tragique histoire, il est devenu insomniaque et l'est resté toute sa vie, ce qui lui a permis de dévorer des centaines et des centaines de livres. Les murs de son salon en sont tapissés.

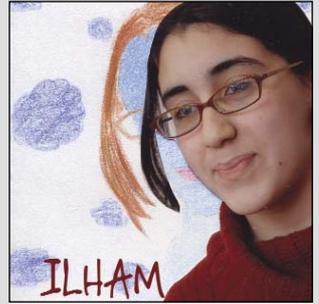
Mon grand-père s'est marié à l'âge de vingt six ans avec ma grand-mère qui est française et catholique. Il avait un esprit "grand ouvert" et ma grand-mère aussi.

Il avait tout juste soixante neuf ans quand il est mort et moi j'avais deux ans, mais je le connais bien car ma mère m'en a beaucoup parlé et m'en parle toujours.

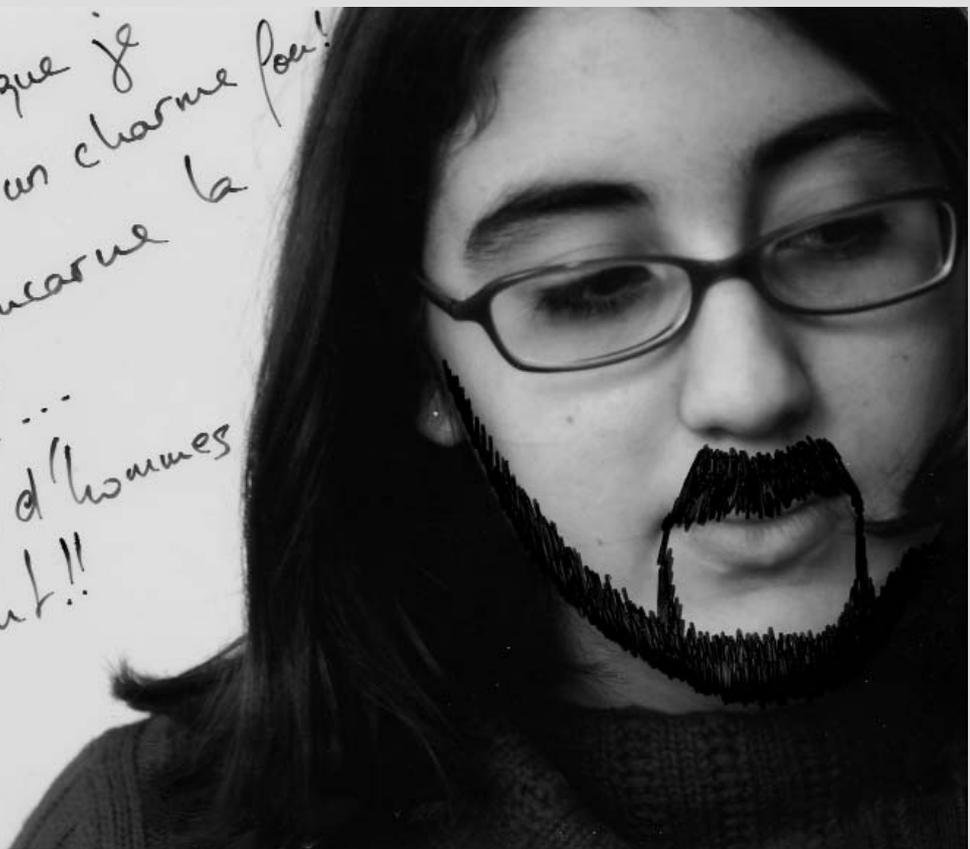
Oui, mon grand-père et sa famille ont bien vécu leur immigration. Les débuts n'avaient pas été faciles comme pour tous les gens dans cette situation, mais ils s'étaient adaptés à leur nouvelle vie. Ils n'en n'ont malheureusement pas profité très longtemps et mon grand-père ne s'en est jamais remis. Il n'a jamais voulu retourner en Pologne et n'a pas appris le polonais à ses enfants. C'était, je pense, une mauvaise façon de tenter d'oublier.

La guerre, l'antisémitisme, le racisme sont fléaux qui meurtrissent des millions de personnes.

Ilham



Il
paraît que je
dégage un charme fou!
Que j'incarne la
virilité...
Beaucoup d'hommes
s'en rient!!



La nouvelle vie

Lors du dîner, elle se décida enfin.

- Comment as-tu quitté l'Algérie ?

- Tu sais, j'ai quitté l'Algérie à 20 ans. C'était pas facile pour moi, j'ai dû quitter toute ma famille et ma terre. Je suis parti rejoindre ton grand-père et tenter ma chance comme tant d'autres. En 1964 donc, j'ai embarqué sur le Ferry à Alger, seul comme un homme. Moi, qui ai habité loin de la ville et qui ne connaissais pratiquement rien de la vie réelle, je suis parti pour une vie pleine de dangers et d'incertitudes.

Je suis arrivé à Marseille, les poumons remplis de sel et le cœur plein de confiance en moi. Ça a été la cohue totale, tout le monde voulait sortir en même temps. Les Algériens étaient impatients de marcher sur le sol de l'espoir, du pays des Droits de l'Homme, tout comme je l'étais. Je suis d'abord allé dans un hôtel après avoir réglé les papiers. Il a été facile de rentrer en France pour nous qui avions été colonisés. La circulation était libre entre les deux pays. Et les jeunes comme moi à cette époque, on en a beaucoup profité. J'ai pensé sans cesse à ce qui allait arriver. Comment j'allais vivre ? Est-ce que j'aurais des amis ? Est-ce que j'arriverais à me débrouiller ? Heureusement, il y eut mon père, ton grand-père si tu préfères.

- Tu es parti directement à Paris ? Qu'est-ce que tu as fait ? Où es-tu allé ?

Il répondit d'un rire franc et sonore puis il poursuivit :

- Pas si vite ma fille, sois patiente. J'ai mis du temps avant de venir à Paris. Beaucoup de temps. Je suis parti à Lyon avec mon père. Pendant quelques années, j'ai exercé les métiers de, garagiste, soudeur et



autres. Il y avait peu de chômage à cette époque. Si une personne cherchait du travail, elle pouvait en trouver rapidement. Il m'a fallu travailler dur pour rester ici.

Et puis ton grand-père est parti rejoindre ma famille, notre famille. Il n'est plus revenu après son départ. Depuis, je pars tous les ans les voir, prendre de leurs nouvelles.

Après cela, j'ai décidé de changer de ville. Je me suis rendu à Grenoble. Je me suis fait des amis là-bas. Il y a eu les cousins, les proches aussi; les gens comme moi. Nous étions tous pareils: venus pour mieux vivre. Nous avons été et sommes restés ensemble pour nous soutenir, comme une famille. Ne pas être seul. J'ai pu compter sur des inconnus qui me sont devenus familiers, j'ai donné ma confiance et je ne le regrette pas.

L'été 63, je me suis marié en Algérie. Mais ma femme et moi nous ne nous sommes pas bien entendus.

- Mais pourquoi ?

Il parla un peu plus bas.

- Tu es bien trop curieuse. Nous n'étions pas fait pour nous entendre, c'est tout. Je suis reparti en France et j'ai continué à travailler. Toujours en tant que technicien ou mécanicien.

En 1977, j'ai demandé la main d'une jeune fille. Elle était beaucoup plus jeune que moi - à cette époque la différence d'âge n'avait pas beaucoup d'importance - et tellement belle. Sa famille a accepté et elle aussi. Un mois plus tard, j'ai épousé ta mère. Nous étions jeunes et beaux...

Ses yeux caressèrent une photo en noir et blanc, posée sur le buffet : leur photo de mariage. Egaré un moment, il reprit.

- J'ai dû la laisser en Algérie. J'ai voulu travailler dur pour trouver un logement décent à ma femme. En 1979, elle est venue en France. Elle a été émerveillée par tout ce mouvement, ce monde; et lorsque je l'ai vue comme ça, à l'aéroport, toute éblouie, j'ai pensé: elle n'a encore rien vu !

Quelques temps après avoir quitté mon appartement du XXème arrondissement, nous nous sommes installés dans une rue tranquille dans le XIIème. J'ai trouvé un travail bien payé, chez Renault, toujours en tant que technicien.

En 1980, ta mère a donné naissance à ta sœur Amel, et en 1982 et 84, ton frère Atmane et ta sœur Inasse. Lors de sa quatrième grossesse, une voisine nous a donné

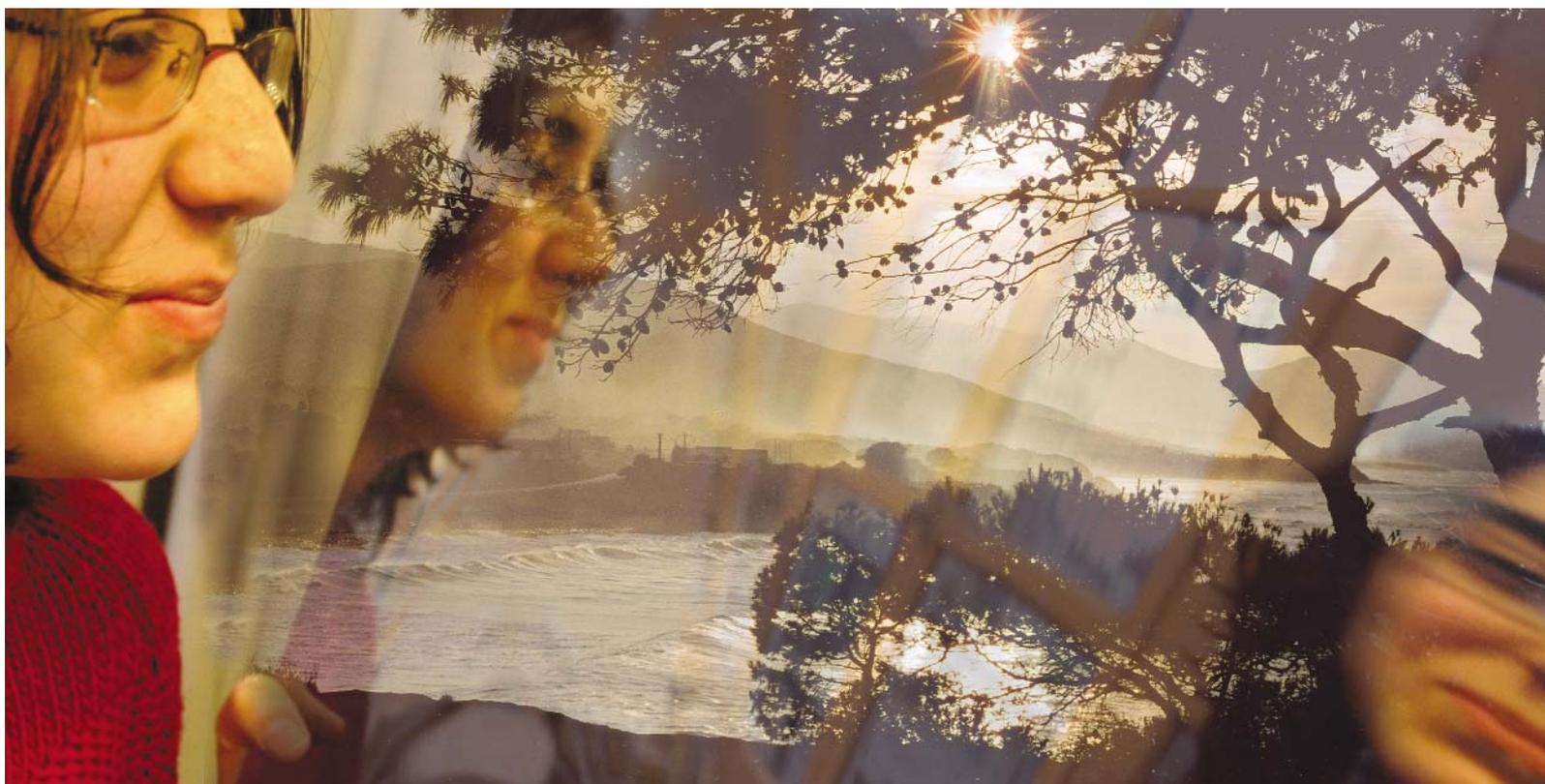
son appartement, ce qui a permis d'agrandir le nôtre. Ta naissance a été une joie et un émerveillement pour tout le monde.

J'ai quitté la famille et, 27 ans plus tard, j'ai été un homme heureux et comblé. Je le suis toujours aujourd'hui grâce à vous. Merci à toi d'être là.

Cet autoportrait est celui d'une grande artiste vivant au XXème siècle.

L'artiste, de son vrai nom Manuella Yfalh, est née le 2 avril 1904 en Egypte et y a vécu jusqu'à sa sixième année. Manuella a dû quitter ce pays qu'elle aimait pourtant beaucoup à cause du divorce de ses parents. Son père, ayant eu sa garde, décida de l'emmener en France pour l'éloigner de son passé malheureux.

En 1932, lorsqu'elle fêta son vingt-huitième anniversaire, elle reçut une toile magnifique aux grains si fins, qu'elle ne les percevait pas. La toile n'était pas tout à fait



Cet échange, j'aurais aimé l' avoir avec mon père.

J'aurais aimé plus de détails, plus de précisions. Mais mon père est mort alors que je n'avais pas encore sept ans.

Ilham

Je me suis mis en tailleur devant ma mère. Le tapis rose du salon est mouillé à cause de verre de jus d'orange que j'ai renversé. Pourtant, je me souviens du goût âpre du jus de pomme. Je trouve que la pomme est un fruit assez mystérieux. Je n'arrive pas à cerner son réel goût. Parfois acide et rugueuse et parfois douce et juteuse. Comme certaines personnes, elle change, se transforme, tout cela dépend de qui la mange...

J'attends le moment propice pour faire ma demande : le dîner ou le retour de mon père ? J'hésite. Elle me regarde avec ses yeux brillants comme s'ils savaient ce que je voulais. Bon tant pis, je me lance. Je peux aller faire un foot demain ?

J'ai dit ça rapidement pour pas qu'elle me coupe. Eviter de perdre mon élan. Elle me regarde toujours. Toujours cette façon d'observer les gens, avec un soupçon de malice et de connaissance. Elle me dit : oui. Oui ! Ça faisait tellement longtemps que je voulais y aller ! Je me jette sur elle et l'embrasse. Un parfum me chatouille les narines : amande amère. Rassurant, je le choisirai toute ma vie pour ne pas oublier ma mère. Je déteste pourtant les amandes qui me semblent un fruit parfait, qui plaît à tout le monde, raffiné, croquant. Etant imparfait, je n'ai jamais aimé l'amande.

Quelqu'un sonne à la porte, mon père apparaît dans le cadre beige ou mauve. Pendant un moment je deviens un singe et grimpe sur ses épaules. Il sent le tabac, ou plutôt son pull-over sent le tabac. Je lui annonce la nouvelle. Oh ! malheur ! Il se repose et me fait la tête du "pas content du tout." Ma mère sourit ! Elle ne voit pas que l'heure est grave ! A moins que... qu'elle soit complice avec lui ? Oui ! Elle savait qu'il se mettrait en colère. Oh ! mon Dieu ! Je vais devenir un poulet grillé. J'entends des éclats de rire, je quitte cette affreuse image de "moi en rôti" pour retrouver mes parents pliés en deux. Mon père se relève tout rouge. Je dois avoir une drôle de tête : entre la peur et l'incompréhension de ce rire.

-Bien sûr que tu peux ! Nous allons dîner et ensuite tu iras te coucher. Nous en parlerons demain.

Je suis tout émoustillé, ça va être cool ! Je me mets à table, ça a l'air bon ! Riz au poulet citronnelle. Poulet ?...

évidemment. Je mange rapidement et j'ai mal au ventre. Je crois que c'est dû à l'excitation et non au fait que je mange vite.

J'ai bien dormi mais j'ai fait un drôle de rêve : une-fille-courant-à-mon-côté-et-de-l'autre-un-garçon-qui-porte-un-casquette-quant-à-la-fille-elle-a-des-lacets-fluos-à-ses-chaussures-l'herbe-verte-court-sous-nos-pieds. Je connais ces deux personnes, Emeric et Litra, ça me revient maintenant, ce sont mes meilleurs amis de maternelle. Bien sûr ! Litra et Emeric ! Cela fait tellement longtemps !

Une odeur de renfermé me saute au visage dès que j'ouvre mon tiroir. Cela fait tant de temps que je ne l'ai pas ouvert ? Une odeur de renfermé et de menthe ? Je fouille longtemps avant de trouver une feuille, puis une botte toute entière de menthe séchée. La menthe que m'a donnée ma grand-mère il y a quatre ou cinq ans. Elle sentait toujours ce parfum... Pourrait-on vendre un flacon de parfum à la menthe? Bizarre...

J'ai pris rendez-vous avec mes anciens amis. J'embrasse ma mère, mon père est au travail, ma tante m'accompagne. Elle a tout juste dix ans de plus que moi, ce qui fait qu'on s'entend bien. Pendant le trajet, on parle la plupart du temps de moi et de mon enfance, quand j'étais plus petit. Eléonore se souvient très bien du football, des parties que je faisais.

Le coup de sifflet, le début de la partie. J'ai déjà le ballon.

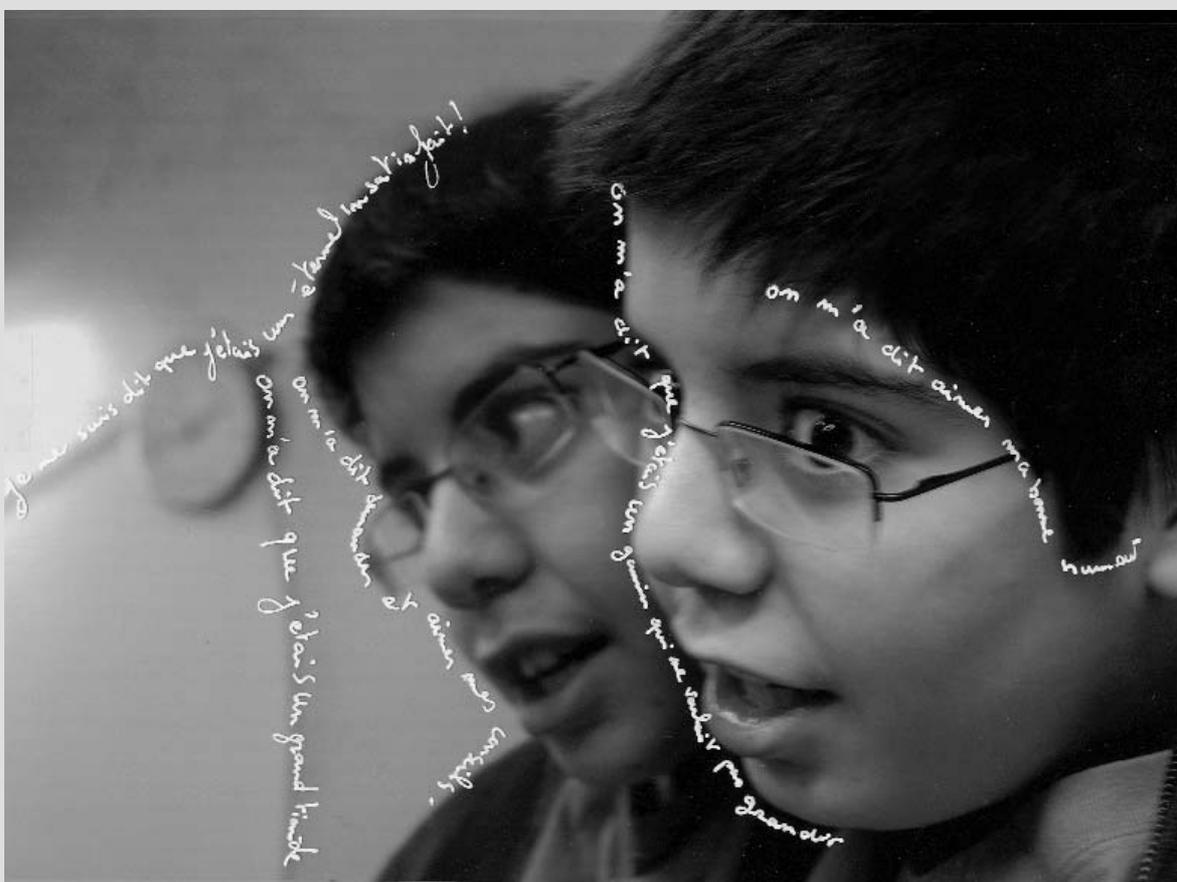
Nous prenons notre goûter sur l'herbe et sentons horriblement mauvais je vois Eléonore qui me semble si loin. Qu'importe l'odeur, nous sommes heureux et mourons de faim alors que Litra a les joues roses et qu'Emeric est couvert de sueur à cause de sa course folle sur le terrain. Je me demande quelle allure j'ai.

Je lis "17h30" sur ma montre? Eléonore s'approche, on dirait une fée. Il est tard. Emeric fait un clin d'œil à Litra, qui prend son sac et a l'air de chercher quelque chose... Qu'est-ce qui leur arrive à tous les deux ? Elle a perdu quelque chose? Elle sort une photo et me la tend : *Emeric, Noah et Litra, 7 juin 1992.*

Je leur souris et promets de les rappeler bientôt.

Cette nuit, ce n'était pas un rêve...

Jordan





En route pour l'espace

Les hommes sont partis à la conquête de l'espace. Moi, Jordan, 14 ans, je les enviais. Piloter des vaisseaux, rencontrer des petits hommes verts! Je savais que ce n'était que pure invention, mais je l'imaginai, j'étais dans mon rêve.

Un matin de février, en 2048, je reçus une invitation de professionnels me proposant de participer à un voyage dans l'espace avec un autre homme. Je ne pus refuser. On m'emmena alors au quartier général de la NASA. J'étais ébahi : la salle faisait trente mètres de large et le plafond était inexistant, une immense machine en ferraille avec bras et jambe fondait le métal, une autre le soudait, des étincelles jaillissaient de diverses pièces, des fusions chimiques explosaient et des mathématiciens mélangeaient des fioles. Toute la salle était en un perpétuel mouvement impossible à suivre.

Des milliers de chercheurs travaillaient nuit et jour à l'élaboration du projet XV201.

Je fus d'abord envoyé dans la salle de la centrifugeuse pour évaluer ma résistance à l'apesanteur, puis dans une grande salle de musculation (la force est très importante pour tenir) : 300 pompes par heure! Je pris, pour finir, quelques cours de mécanique et de pilotage dans une salle qui pouvait seulement contenir huit personnes.

La nuit fut longue et agitée ; j'imaginai toutes les situations possibles : de la mort la plus douce, l'explosion, jusqu'à l'agonie la plus lente, le manque d'oxygène. Je fus réveillé à la sonnerie du clairon. Le vaisseau était prêt. Je rejoignis le pas de lancement et décollai à onze heures.

J'étais le seul passager finalement ! Mon coéquipier avait pris la fuite à la fin du premier test !

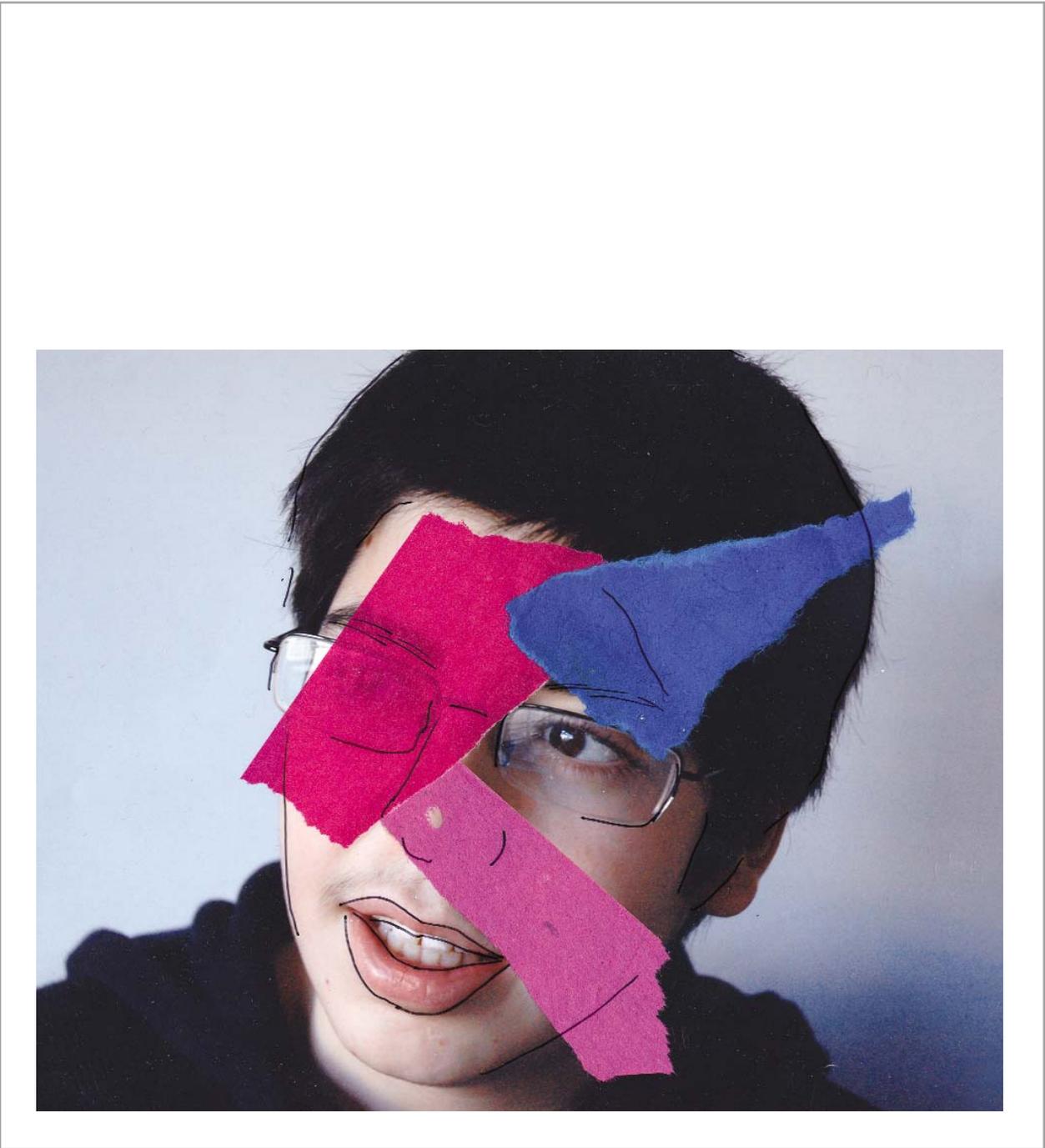
Un homme m'attendait, huit années lumières plus loin pour me conduire à la base.

Je le suivis d'abord puis, aux premiers tirs, je sus que c'était un ennemi. Je pris la fuite mais il était plus rapide que moi. La course continua longtemps. Je me souviens des comètes, astéroïdes, météorites, étoiles stellaires et déchets spatiaux qui me barraient la route, et de moi, évitant les lasers verts au bruit strident et les grenades de mon ennemi que je ne connaissais même pas ! Sa folie à vouloir m'éliminer était si grande !

Par la suite je réussis à renverser la situation en pivotant pour me retrouver derrière lui. Le chasseur était maintenant chassé. Mon appareil, équipé de lasers, missiles et autres armes, me permit de le détruire : deux roquettes dans l'aile droite et un tir dans le moteur ont fait l'affaire. J'étais à présent seul dans l'espace, je le dominais, et pour ressentir un bonheur total, je sortis de ma capsule.

Mon premier voyage était terminé, mais au fond de moi je me doutais que ce ne serait pas le dernier.





Jordan

Celine



Je me réveille en sursaut. La nuit. Très tôt. Devant moi, la porte. Le parquet glissant. Je sors. Maintenant devant moi, une bosse. Une grosse. Un rocher. Sûrement. Oui.

Je suis dans la forêt. J'ai peur. Je ne me contrôle plus. Non, plus du tout. Bizarre. Voilà. Je le suis. Je me trouve avec des animaux. Certains. Mais d'autres, non. L'homme. Lui non. Je le crains.

Maintenant il fait jour. Des aboiements, des cris, des fleurs, de la fumée, du bleu, du blanc, du rouge. J'entends, je sens, je vois. Rentrer. Ma seule pensée, rentrer. Ça y est. J'y suis pris. Pris où ? Au piège. Devant moi, l'homme. Me tuer, il le veut ? Non, il n'y pense pas. M'approcher. Oui, plutôt.



La transformation



La transformation

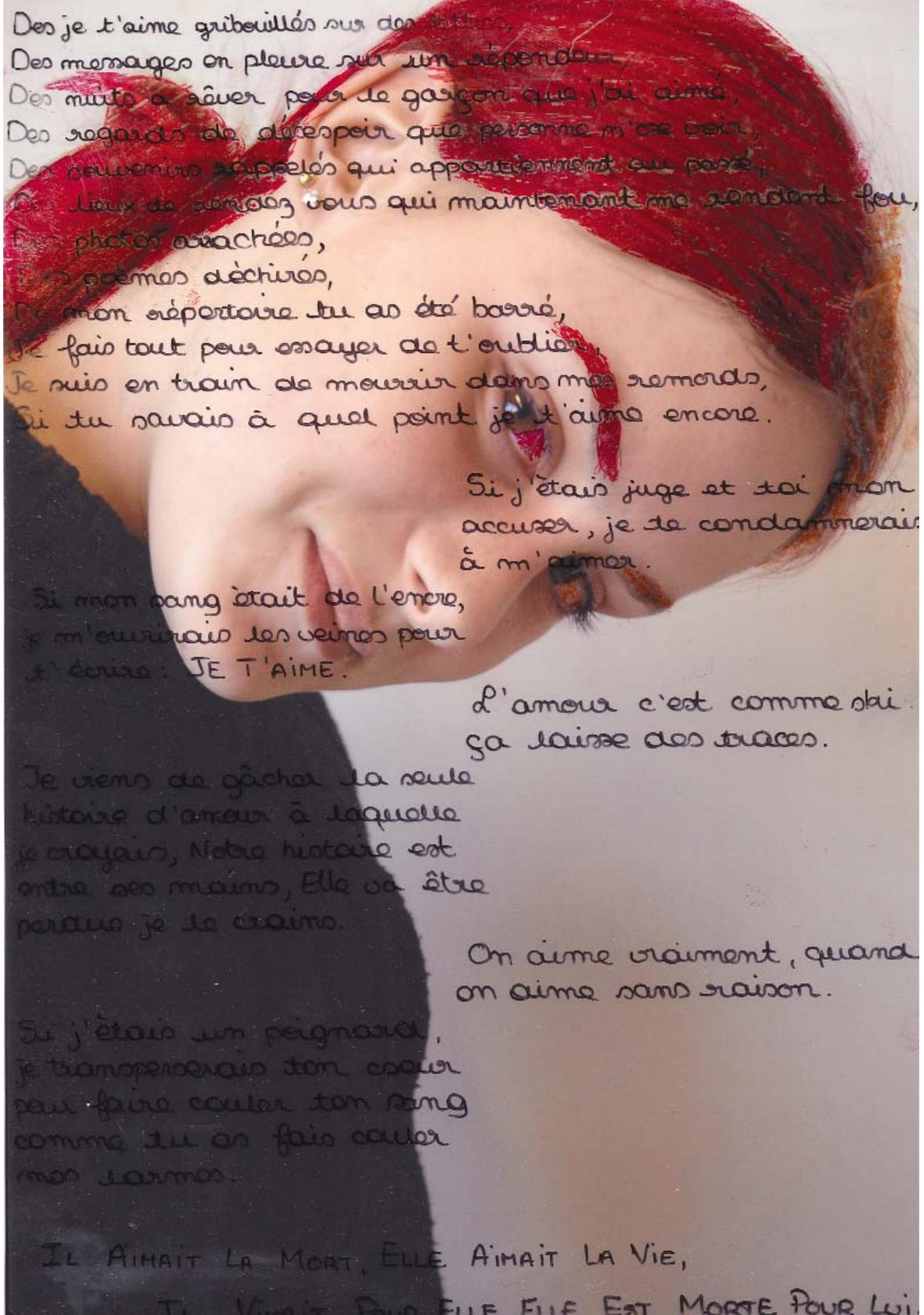
Je ne peux plus parler. Pas un mot. Non pas un. Aucun. Le néant total. Juste un bruit. Un son.

Des liens. Des liens se sont créés. L'homme. Moi. Ensemble. Oui. Son regard reste très... Demander ce qui ne va pas ? Ah voilà. Un regard étrange. Très.

Maintenant, il m'accepte. Il m'emmène dans la forêt. Pourquoi ? Oui pourquoi. Aucune idée.

Rien ne me ressemble. Non, je ne ressemble à rien. Ou plutôt si. A un loup. A un homme. Les deux. Un loup à tête d'homme. Exactement.

Rien ne me ressemble.
Non, je ne ressemble à rien.



Des je t'aime grabeuillés sur des dentures,
Des messages en pleure sur un dépendeur,
Des mutes à sauver pour le garçon que j'ai aimé,
Des regards de désespoir que personne m'ose voir,
Des souvenirs appelés qui appartiennent au passé,
Des lieux de rendez vous qui maintenant me rendent fou,
Des photos attachées,
Des poèmes déchirés,
De mon répertoire tu as été barré,
Je fais tout pour essayer de t'oublier,
Je suis en train de mourir dans mes remords,
Si tu savais à quel point je t'aime encore.

Si j'étais juge et toi mon
accusé, je te condamnerais
à m'aimer.

Si mon sang était de l'encre,
je m'ouvrirais les veines pour
t'écrire : JE T'AIME.

L'amour c'est comme ski.
ça laisse des traces.

Je viens de gâcher la seule
histoire d'amour à laquelle
je croyais, Notre histoire est
entre ses mains, Elle va être
perdue je le crains.

On aime vraiment, quand
on aime sans raison.

Si j'étais un peignard,
je transperçerais ton cœur
pour faire couler ton sang
comme tu as fais couler
mes larmes.

IL AIMAIT LA MORT, ELLE AIMAIT LA VIE,

TE VOIR POUR ELLE ELLE EST MORTE POUR LUI.

Celine



Celine

Marilou



Le dernier repas

Nous vivions à la fin des années vingt en Italie, dans la province de Vénétie, près de l'envoûtante ville de Vérone, dans une famille de petits paysans.

Notre misère était grande et le fascisme régnait. Je décidai de partir pour fuir cette vie trop dure et rejoindre Paris où mon frère aîné s'était déjà installé.

La famille s'était réunie pour le déjeuner dans la salle à manger, lieu réservé aux repas d'exception. Ce jour-là c'était pour un repas d'adieu.

Ma mère avait spécialement cuisiné une grosse volaille, une pintade élevée dans notre ferme et ce plat était accompagné de légumes du potager familial. Pour le dessert, elle m'avait préparé mon gâteau favori, un baba au rhum : c'était sa façon de montrer tout son amour envers ce fils qu'elle ne reverrait pas de si tôt.

On ne parlait guère, par tradition. Peu de phrases s'échangeaient d'ordinaire.

Mon père, le patriarche, très autoritaire et bourru, commandait tout et tous le craignaient. Il régnait autour de la table une atmosphère d'obéissance et de tristesse. Au début du repas, on ressentait beaucoup de tension mais peu à peu, grâce au menu plus copieux que d'ordinaire, des paroles plus spontanées s'échangèrent.

Mon père semblait plus regretter la perte du revenu que je lui apportais, que mon départ et mon éloignement: la tradition voulait que les enfants, une fois élevés, aident les parents en travaillant à la ferme en échange d'un très faible revenu: mon départ signifiait pour mon père la perte d'un ouvrier agricole qui ne lui coûtait guère; il allait devoir en embaucher un et le payer à juste prix; de plus, on n'aimait guère devoir recourir à des personnes extérieures à la famille : peu de confiance

envers les "étrangers" comme mon père les nommait, même si c'étaient des "égarrés du pays".

Ma mère, en silence, pleurait toutes les larmes de son corps, mais en silence, de peur de s'attirer la colère de mon père qui n'aimait pas ce genre de manifestations d'affection qu'il appelait "sensiblerie de bonne femme"

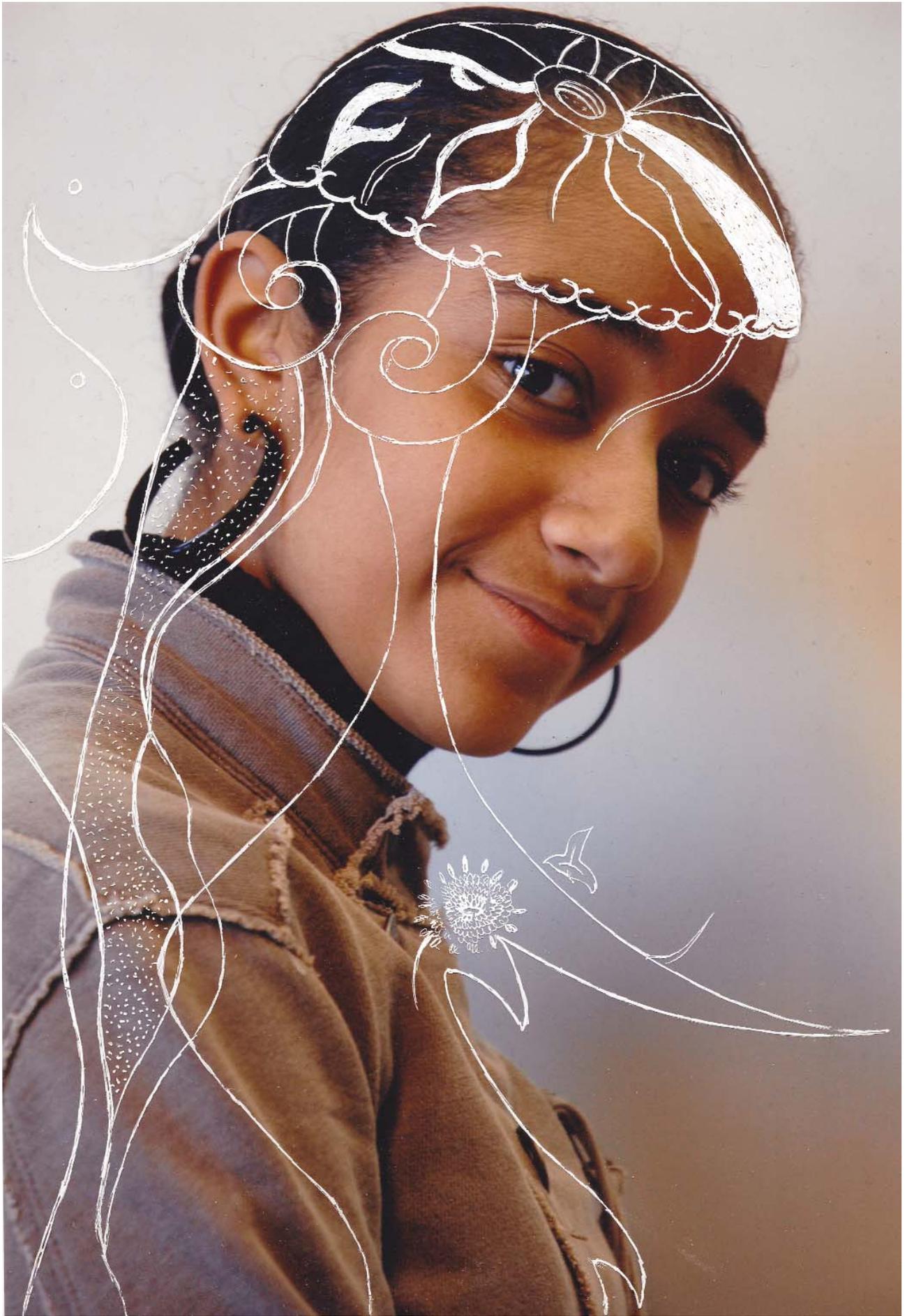
Après la fin du déjeuner, le départ se précipita: je ne devais pas manquer le car qui m'emmènerait à la gare de Vérone et qui ne passait qu'une fois par jour dans le village près de notre ferme.

J'embrassai chacun : ce fut un moment exceptionnel de contact avec mon père; pour une fois, je ressentis qu'il était malgré tout ému. Je fus à la fois surpris et même heureux ; m'aimait-il un peu ?

Quant à ma mère, dont j'étais très proche et complice, il était clair qu'elle souhaitait retarder au maximum la séparation; peut-être même pensait-elle pouvoir me faire changer d'avis.

Je fis en sorte d'écourter ce moment difficile; même si je ne voulais pas le montrer, je ressentais un doute : avais-je raison de quitter cette vie dure mais stable pour l'inconnu, une vie dans un pays étranger dont je ne parlais même pas la langue. Moi si sûr de moi tous ces derniers mois et si impatient du départ, pour la première fois, je me sentais perdu et ce n'est que par fierté que je partis ne voulant pas montrer mes angoisses.

Le dernier regard porté sur tous, je sortis pour rejoindre le car qui allait transformer ma vie. Je ne revins que très rarement en Italie et fus conquis par cette ville merveilleuse qu'est Paris.

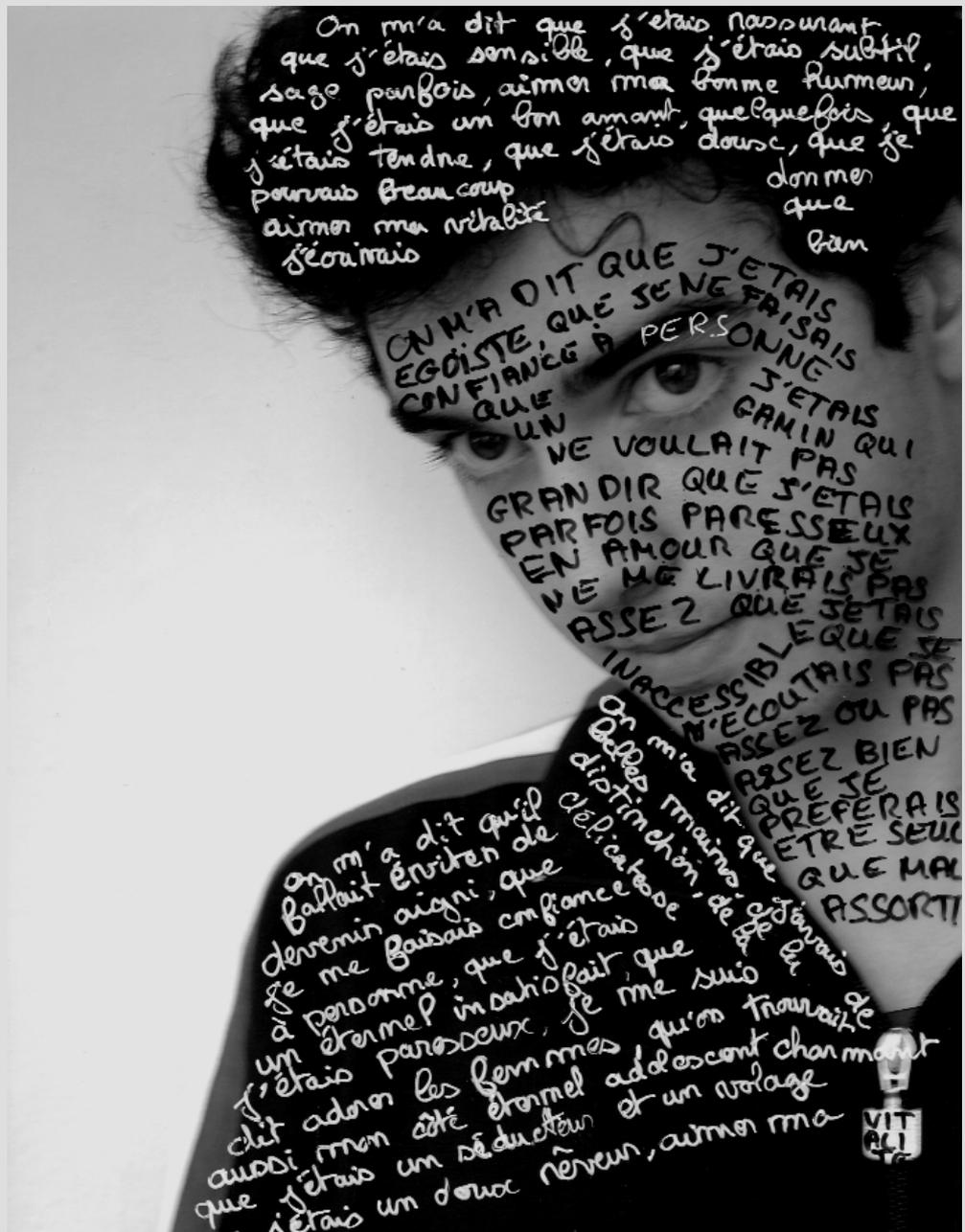


————— Marilou —————



Marilou

Florent



...et il me reste une pierre

Le jour commençait à pointer, un rayon de soleil rentra dans la chambre, il était six heures. Dans quelques instants, ma mère se réveillerait, elle se dirigerait vers la cheminée et le feu chaufferait toute la maison. Ensuite, elle préparerait le petit déjeuner dans le service Napoléon en or qu'elle n'utilisait que pour de grandes occasions.

Ma mère rentra doucement dans la chambre et me réveilla. Je me levai, c'était plus fort que moi. Une dernière fois, je regardai par la fenêtre. Le soleil était plus haut et le maquis, ce matin-là, très vert. Des chèvres descendaient de la montagne par le petit chemin que l'âne avait formé. D'autres chèvres égarées par le chemin des chasseurs sur la pente plus à gauche, derrière cette même montagne. La mer à l'horizon, là où le bateau m'emmènerait loin de mon village, loin de ceux que j'aime. Une odeur de pinède remplissait ma chambre.

Ma mère cette nuit-là avait fait les préparatifs. Les recommandations fusèrent. Le père était levé, le café sentait bon. Et pourtant ce malaise, comme à un enterrement. Je regardais mon frère avant de me mettre à table, il avait sept ans de moins que moi. Ne surtout pas le réveiller, ce serait trop dur.

Je prenais le petit déjeuner; mon père en face de moi, n'osa pas me regarder; tandis que ma mère caressait mes cheveux chaque fois qu'elle avait l'occasion de passer près de moi.

Tous mes amis, toute la famille étaient présents *Chez Marise*, le bar du village, là où tout le monde se réunissait chaque après midi. Même le vieux fou était là et il allait de l'un à l'autre, disant de ne pas aller sur le continent, de pas aller se battre pour les Français. Personne ne l'écoutait. Personne ne voulait l'écouter. Ils savaient tous que la guerre était inévitable. Nous les jeunes, avec nos sacs à dos, nous



étions vénérés. Une dernière embrassade de nos mères et grands-mères et nous allions rejoindre le car, à l'entrée du village. Près du car, les anciens nous racontaient avec fierté leur départ pour la guerre et en profitaient pour nous dire adieu. Chaque parent glissait une photo de famille dans une petite poche, sur le côté du sac. Mon père, lui, n'en fit rien. Les anciens tapaient nos nuques chauffées par le soleil, le car partait. J'examinais toujours mon père sauf qui, cette fois, me regardait. Mes yeux photographièrent une dernière fois ce maquis Corse dont je connaissais chaque détour.

Ajaccio. J' allai sur la plage, non loin du port, juste avant d'embarquer. N'ayant rien reçu de mon père et afin de ne pas oublier où était ma vraie famille, je ramassai une pierre qui ressemblait étrangement à la Corse; là où se situait mon village il y avait un petit trou.

Le bateau nous attendait. C'était un grand bateau majestueux et triste dans le port, le Corsica. Plus de famille, plus que nous et notre destin. La sirène grondait, la traversée avec une mer calme ne fut pas désagréable, pas autant que ce voyage qui nous emmena vers la guerre.



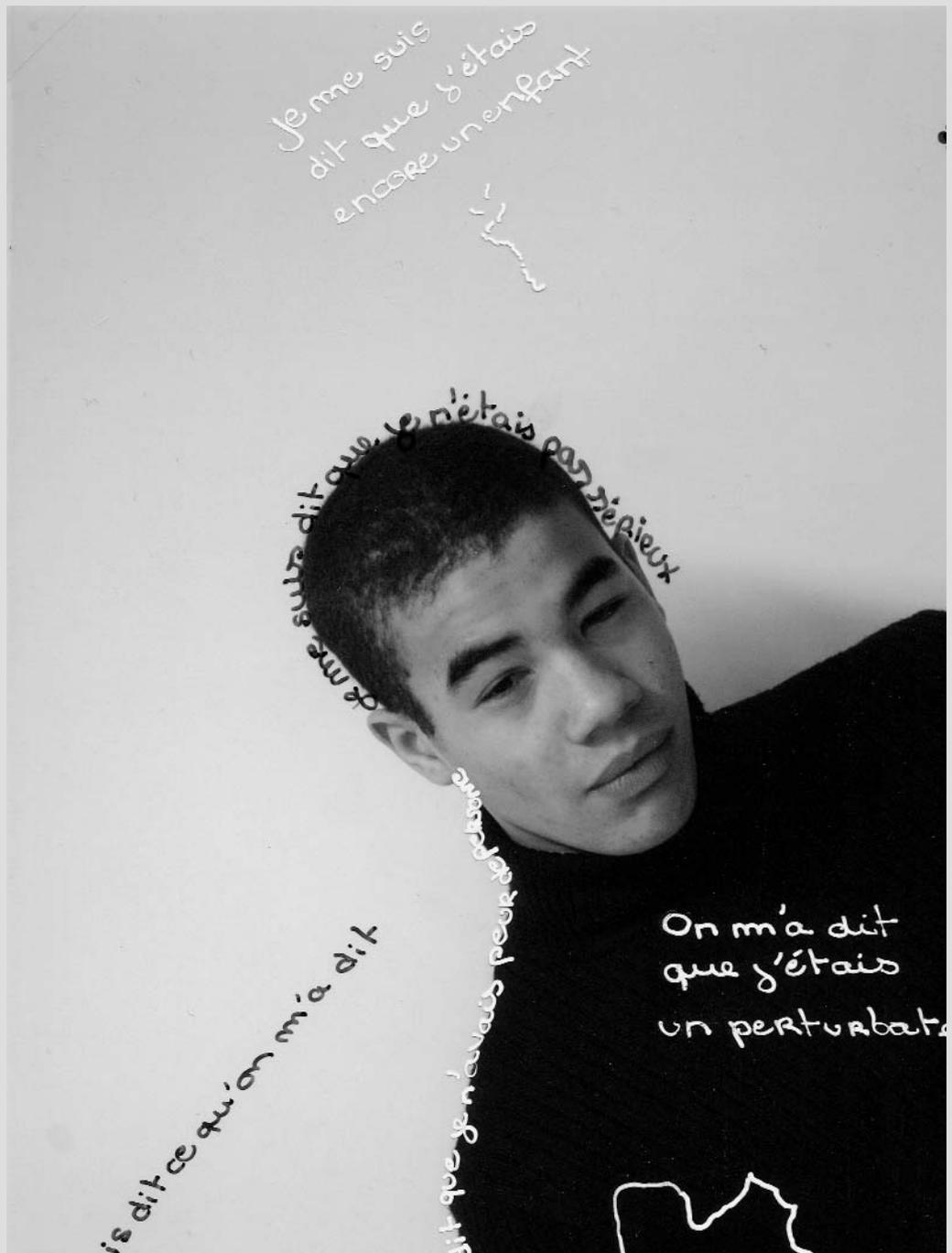
† Francois Ceccaldi, 1942 †

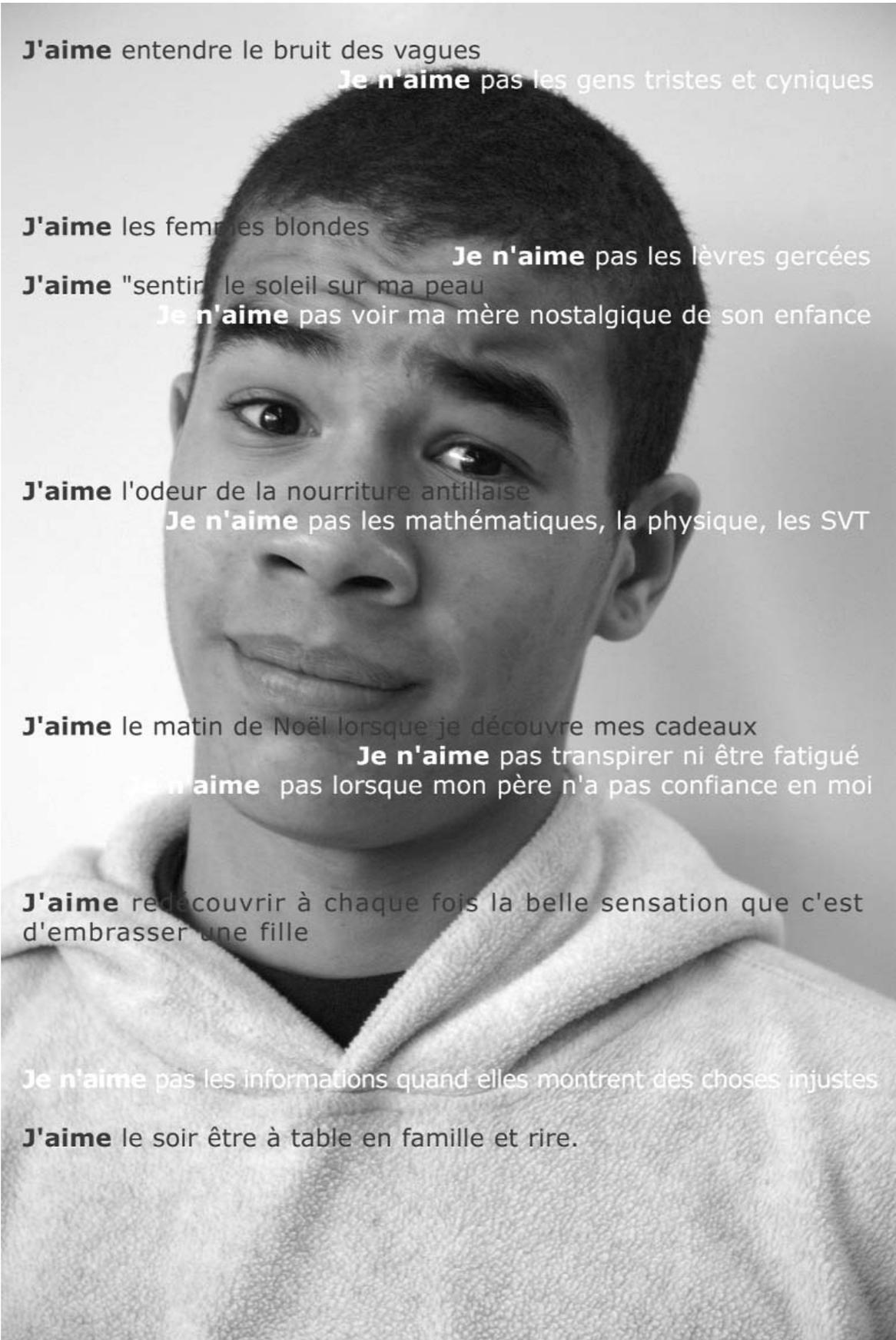
— Florent —



Florent

Jean-Michel





J'aime entendre le bruit des vagues

Je n'aime pas les gens tristes et cyniques

J'aime les femmes blondes

Je n'aime pas les lèvres gercées

J'aime "sentir" le soleil sur ma peau

Je n'aime pas voir ma mère nostalgique de son enfance

J'aime l'odeur de la nourriture antillaise

Je n'aime pas les mathématiques, la physique, les SVT

J'aime le matin de Noël lorsque je découvre mes cadeaux

Je n'aime pas transpirer ni être fatigué

Je n'aime pas lorsque mon père n'a pas confiance en moi

J'aime redécouvrir à chaque fois la belle sensation que c'est d'embrasser une fille

Je n'aime pas les informations quand elles montrent des choses injustes

J'aime le soir être à table en famille et rire.

Jean-Michel

Victoria



Je m'appelle Victoria

J'habite à Minsk. Mon père est mort de maladie et ma mère habite à Paris. Depuis deux ans. En deux ans, je ne l'ai vue qu'une fois quand elle est venue me voir en bus Inter-car, juste pour une semaine.

Je me souviens, quand elle est entrée, je ne l'ai pas reconnue. C'était Paris qui entraînait avec elle ; elle avait changé de parfum, de coiffure. Elle était blonde et élégante. Les bras chargés de cadeaux : des vêtements, des bijoux, des peluches et une montre magnifique dont je rêvais depuis toujours. J'étais très heureuse de la voir. Elle ne pouvait pas rester plus d'une semaine car son congé était terminé. Je suis restée avec ma grand-mère qui est très sévère envers moi.

Notre appartement se trouvait au troisième étage. On avait deux chambres.

L'une d'entre elles était la mienne. Elle était très grande mais très sombre. Il n'y avait pas beaucoup de meubles : juste un lit, un placard et une table. De ma fenêtre, on pouvait voir une usine. Comme l'école était située au centre de la ville, je devais faire un kilomètre à pied, chaque matin et chaque soir. Quand je rentrais à la maison, j'étais tellement épuisée que je n'arrivais même pas à faire mes devoirs. Heureusement, à midi, je pouvais déjeuner à la cantine scolaire comme presque tous mes copains. J'étais forte en sciences naturelles mais je faisais beaucoup de fautes dans mes compositions. Ce que j'aimais le plus c'était la musique.

Ma grand-mère et moi nous n'avions jamais vu Moscou, sauf dans les films ou sur des photos, mais dans la vie ça ne devait pas être la même chose.



Victoria

J'imaginai l'instant où j'allais voir ma mère. J'attendais avec impatience l'été où je la rejoindrais à Paris. Je resterais là-bas, avec elle, pour toujours.

Voici enfin l'été. Je me souviens encore de la date, le 30 juin. Demain, nous quittons l'école. Finis les devoirs et les leçons !

Avec ma grand-mère, nous avons commencé à préparer nos bagages. Nous avons tellement de sacs que j'avais peur que le chauffeur du bus ne refuse de tout prendre. Je ne devais emporter que les affaires nécessaires, pas de peluches, pas de jeux.

Enfin, le jour de notre départ est arrivé. On va passer par la Pologne, l'Allemagne et la Belgique et on va traverser deux frontières entre la Biélorussie et la Pologne, la Pologne et l'Allemagne.

Notre trajet a duré deux jours. La route a été très difficile. Il faisait froid. J'ai eu soif et faim. On n'avait même pas d'argent pour acheter à manger. Dans le bus, il y avait plein de touristes, plein de migrants.

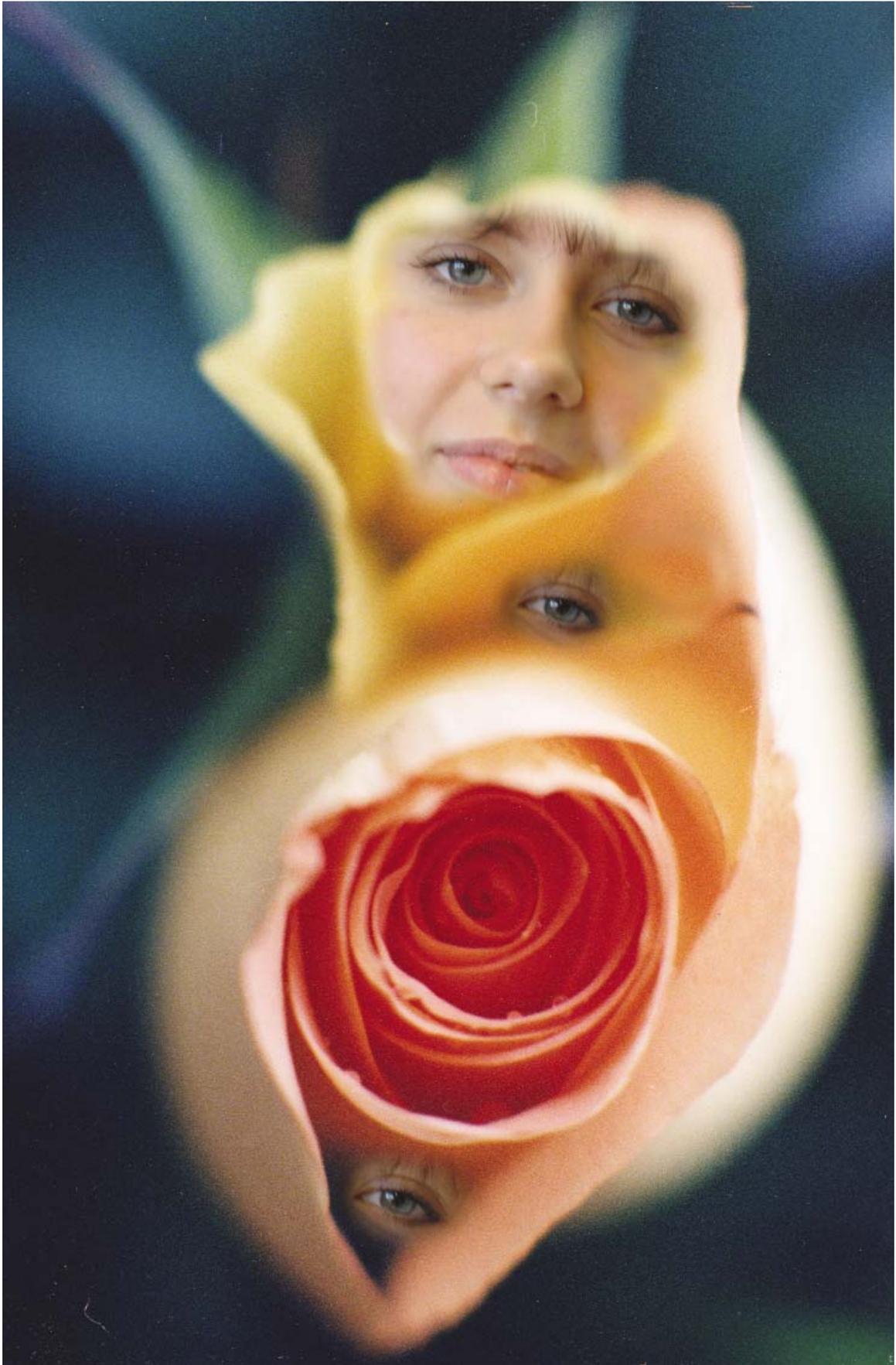
La nuit, je n'arrivais pas à dormir car, derrière moi, une femme était assise avec un petit bébé qui n'arrêtait pas de pleurer. J'attendais avec impatience d'arriver au plus vite à Paris. Enfin, ce moment arriva.

A huit heures l'autocar s'est arrêté au centre et nous avons aperçu ma mère. Ça faisait très longtemps que je ne l'avais pas vue. On a pris le métro pour aller dans son appartement. Quand je l'ai vu, il m'a beaucoup plu. Dans une semaine ma grand-mère sera obligée de repartir à Minsk.

Ça fait maintenant trois ans que je vis à Paris. Je suis inscrite à l'école et j'ai beaucoup de difficultés, mais malgré ça je suis très heureuse de vivre à Paris.

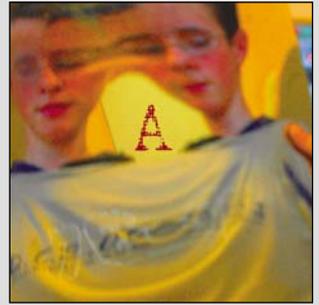


Victoria



— Victoria —

Arnaud



Se me suis dit que j'étais incertain
je n'avais aucun humour
j'étais généreux
j'étais paresseux
je vivais trop dans ma bulle

on m'a dit que j'étais
un grand timide.
Se me suis dit que
je ne recevais pas
assez, que je ne
serais pas
vraiment
recevoir.

On m'a dit que
j'avais trop d'ambition
j'étais un doué rêveur
je manquais singulièrement
de confiance en moi





Nardau

Arnaud

Nardau est né le 18 octobre 1979 près d'Alger. Sa mère et son père n'étaient pas très riches et manquaient de nourriture.

A 6 ans, il s'est trouvé une passion pour les animaux et surtout les animaux de la savane comme les singes, les lions etc.

Alors toute sa vie il a joué, mangé, dormi à côté d'eux. C'est après qu'il est devenu dompteur d'animaux.

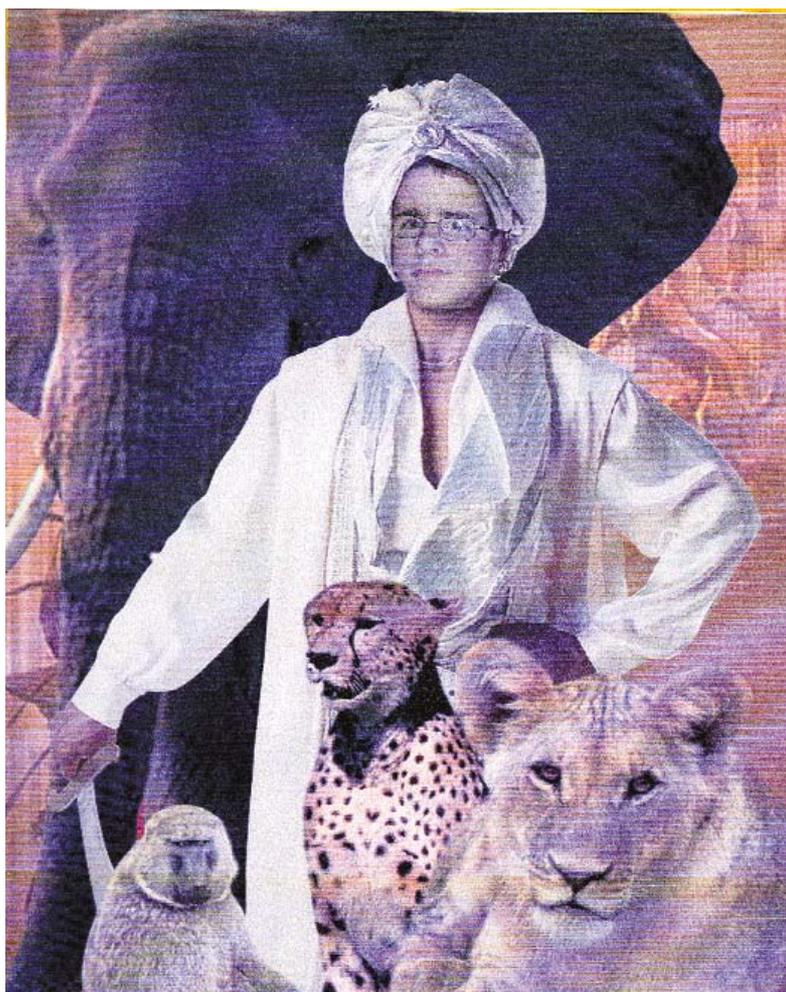
Il travailla alors dans l'un des plus grands cirques d'Algérie, le cirque Rednip qui faisait la tournée des grandes villes du Maghreb.

Ce fut lors de mon voyage à Tunis que je l'ai rencontré et ce jour fut l'un de mes plus beaux moments de ma vie

Je l'ai pris en photo quand le spectacle fut terminé et je l'ai encadré chez moi comme si c'était un trophée qu'il avait été difficile de récupérer.

Quelques jours après la photo, il y a eu un incendie dans sa caravane. Et il en est mort.

On n'a jamais su si c'était accidentel ou pas. Je garde cette photo comme un souvenir de lui.



Arnaud



Arnaud

Le droit de vivre

Ma vie commence en Pologne à Varsovie, ce pays maudit. Les racines qui m'empêchaient de grandir, de m'élever j'ai finalement réussi, avec du courage, à les couper.

Moi, Schendelei Auscaler, née Lipski, aujourd'hui citoyenne française, je ne veux garder aucun souvenir de ma vie en Pologne. Pourtant je n'oublierai jamais ces cauchemardesques et interminables lancers de cailloux destinés à nous, les Juifs, nous la "race maudite" que ce pays n'a jamais accepté.

Je me souviens de mon départ à l'âge de 19 ans : je quittai mes parents, mes frères et mes sœurs en 1930 pour rejoindre mon frère Wolf en France. Mon frère nous avait quittés depuis longtemps pour ce pays où il avait le droit de vivre comme tout le monde.

Pendant quelques semaines, je travaillai dans la fabrique de maroquinerie de mon frère.

Peu de temps après, les autres membres de ma famille quittèrent la Pologne pour nous rejoindre.

Deux ans après, à la suite de présentations, je me suis mariée avec Max Auscaler. Nous eûmes deux filles, Suzanne et Nina.

Après mon mariage, je travaillai comme tailleur sur mesure avec mon mari. Je réussis à obtenir en 1935 l'autorisation officielle de travailler.

Malheureusement, en 1939, les Allemands arrivèrent en France.

Ce fut pour moi le retour du cauchemar que j'avais vécu en Pologne. Une phrase, trop entendue en Pologne, revenait constamment : "Tu n'as pas le droit de vivre comme tout le monde car le monde ne te veut pas !"

Quand l'influence allemande et l'antisémitisme envahirent Paris, je n'eus qu'une seule envie : celle de vivre, de faire grandir mes filles. Mon mari s'engagea dans l'armée en tant que volontaire. Finalement, je pris mes filles avec moi et je suppliai ma sœur, Manoushe, de partir avec moi : j'étais certaine que la situation allait encore s'aggraver. En vain. Elle croyait que tout allait s'arranger, que le cauchemar n'était que passager.

J'emmenai donc mes filles vers Bellegarde où étaient regroupées plusieurs personnes qui, comme nous, fuyaient la dictature nazie.

Nous sommes restées dans cette ville jusqu'au jour où la Croix Rouge nous a avertis que les Allemands arrivaient ;





il fallait donc partir de toute urgence. A ma très grande stupeur, mon mari nous rejoignit à Bellegarde car il avait été réformé. Il avait fait le trajet à pied, de peur de se faire arrêter par les Allemands. Nous prîmes le train pour aller à Vierzon et, avant le départ, dès qu'une patrouille allemande passait, la Croix Rouge nous cachait sous les trains.

Quand nous fûmes arrivés à Vierzon, j'appris que ma sœur avait été déportée avec ses enfants dont le plus jeune avait cinq ans.

Mes filles, mon mari et moi partîmes peu de temps après pour Limoges. Je m'étais heureusement fait beaucoup d'amis dont Madame Bonnefon. Elle travaillait

à la Préfecture et, à chaque fois qu'il y avait une rafle, elle nous prévenait et nous allions nous cacher dans un grenier. Nous changions constamment de maison de peur de nous faire arrêter. Je décidai de cacher mes filles dans un couvent alsacien. Dans ce couvent, une autre famille juive était cachée et le père dénonça mes filles aux Allemands. En hâte, les sœurs renvoyèrent alors mes filles chez nous avec une tablette de chocolat et un morceau de pain. Par chance, elles réussirent à retrouver le chemin de la maison.

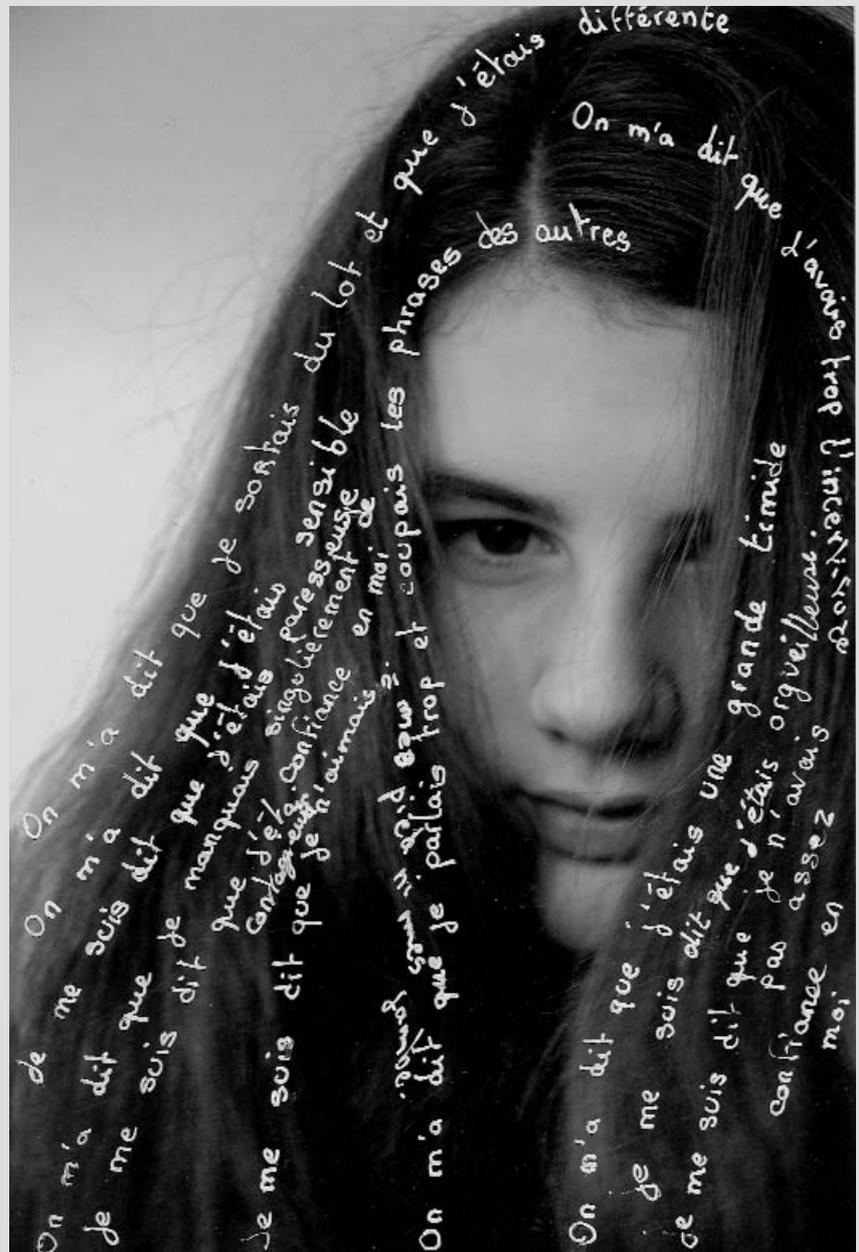
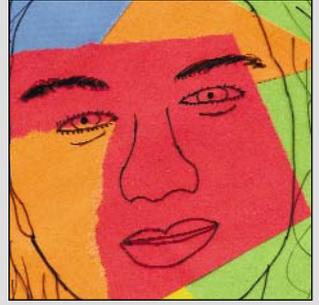
A la fin de la guerre, j'ai enfin pu obtenir de vrais papiers.

Maintenant, j'ai la chance de pouvoir dire
- Je m'appelle Sheindelei et je suis française.



Jérémie

Catarina





Mes valises prêtes, juste à côté de la porte. Préparée à l'idée de partir depuis assez longtemps déjà. Mais un sentiment étrange me parcourt, comme une tristesse. De la joie. Les deux en même temps. L'idée de partir et de laisser mes parents. La peur soudain. Est-ce que je veux partir ? Oui, partir pour prouver que mon avenir dépend de ce départ.

Avant d'ouvrir la porte, je jette un coup d'œil derrière moi, pour voir si je n'ai rien laissé. Je parcours l'appartement pièce par pièce. Je commence par la chambre. Je m'assois sur mon lit. Je la regarde. Sur le mur quelques mots gravés: "Alex et Cathy pour la vie". Je souris. Nous l'avions écrit à sept ans, c'était pendant les vacances de Pâques, mon cousin était venu passer quelques jours à Paris avec ses parents et, avant de repartir en Suisse, il a écrit ces mots pour ne pas que je l'oublie. Au-dessus des posters. Un poster de mes grands parents, et un énorme drapeau du Portugal accroché au plafond. A côté, un cadre acheté à Lisbonne, pendant mes vacances et dans lequel je glisse mes photos et mes cartes postales. Il y a trois photos, une photo de tous mes amis et moi lors d'une fête au Portugal, une photo de mon cousin et moi, et une photo de mes grands parents que je vais rejoindre bientôt. Il y a aussi des cartes postales que l'on m'avait envoyées: une de la ville d'Arcos de

Valdevez, une de la plage d'Ancôra et une que tous mes amis ont eux même réalisée et m'ont envoyée pour mon anniversaire. Je décroche la carte postale d'Arcos et je la mets dans ma poche, ainsi que les trois photos.

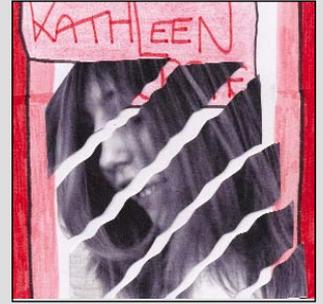
Je rentre dans la salle à manger, là où l'on mangeait avec toute la famille. Enfin presque toute. On était tous assis autour de la table rectangulaire, la télévision était toujours allumée pour les mouches et tout le monde parlait, de sa vie, de celle du voisin. Et on rigolait bien avec les blagues de Tonton et de Papa. Et on restait comme ça jusqu'à très tard.

Je jette un dernier coup d'œil, je vérifie que j'ai bien tout et surtout le porte-bonheur que mes parents m'ont offert: un petit ours en peluche. Je franchis la porte, mes valises à la main. Je referme la porte derrière moi. Aucun bruit. Une odeur parvient jusqu'à moi : le parfum de maman. Sachant que je préférais être seul, mes parents m'attendaient en bas de l'escalier.

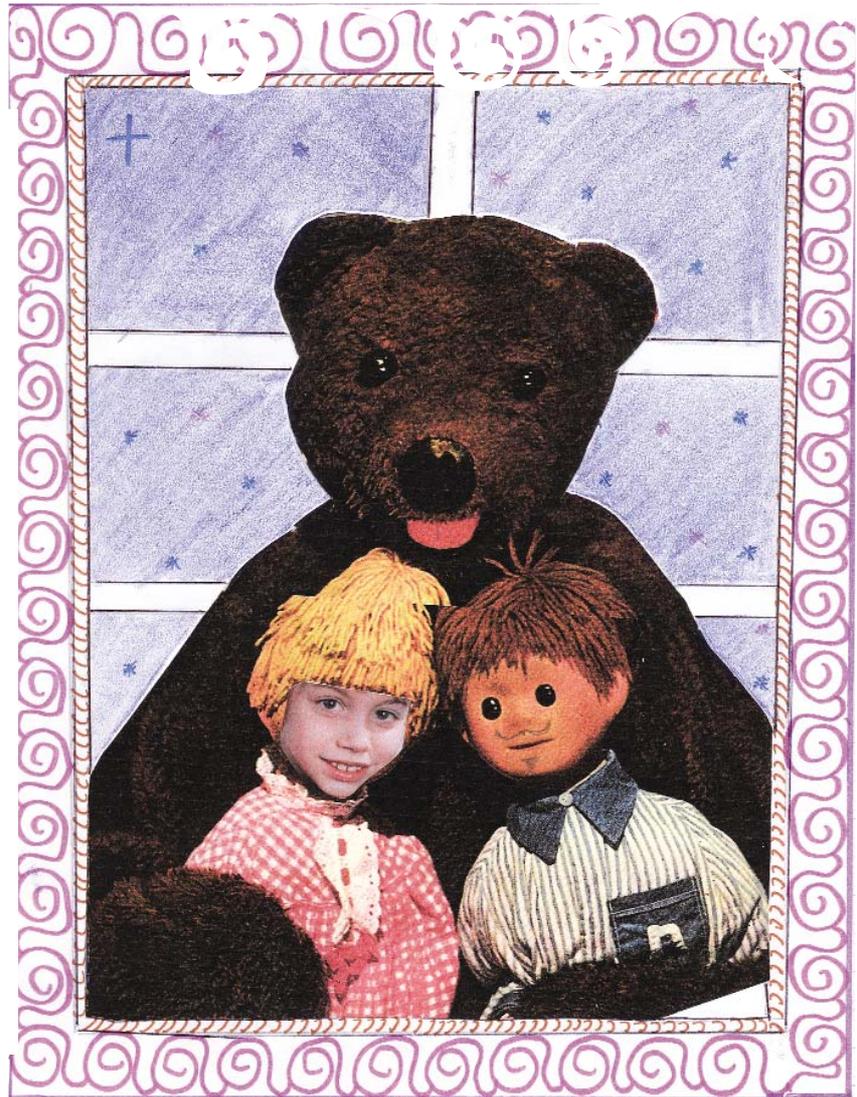
Malgré ma joie, une larme coule le long de ma joue. J'ai l'impression d'avoir grandi d'un coup. Je vais partir au Portugal, là où j'ai toujours voulu aller.

Ce sera sûrement difficile au début, je n'aurai pas les mêmes repères. Mais je m'y habituerai et mes parents seront encore plus fiers de moi. Et même loin, ils m'encourageront.

Kathleen



Ami fidèle



J'ai été adopté dans une famille, car j'ai été arraché des bras de ma maman, une veille de Noël. Je me rappelle avoir beaucoup pleuré, et avoir eu très peur quand j'étais enfermé dans un énorme paquet cadeau.

Heureusement Nicolas et Pimprenelle, les deux enfants de la famille, m'ont tout de suite adoré. Ils m'ont cajolé et couvert de baisers. C'était le 24 décembre. La nuit magique de Noël. Les enfants en pyjamas, tout heureux, se serraient contre moi. Dans leurs yeux brillaient la joie, l'émerveillement et l'admiration. Un sapin cou-

vert de guirlandes trônait dans le salon. Autour de lui des dizaines de cadeaux multicolores de toutes tailles étaient éparpillés jusqu'à la cheminée. Mais Nicolas et Pimprenelle ne regardaient que moi...

Souvent le soir, ils se disputent pour savoir lequel des deux me prendra dans son lit pour dormir. Je suis leur confident. Ils me racontent tous leurs secrets et tous leurs chagrins. Je les console du mieux que je peux. Il n'y a pas d'ami plus attentif que moi. Ni plus patient.

J'imaginai que je resterais leur jouet préféré.

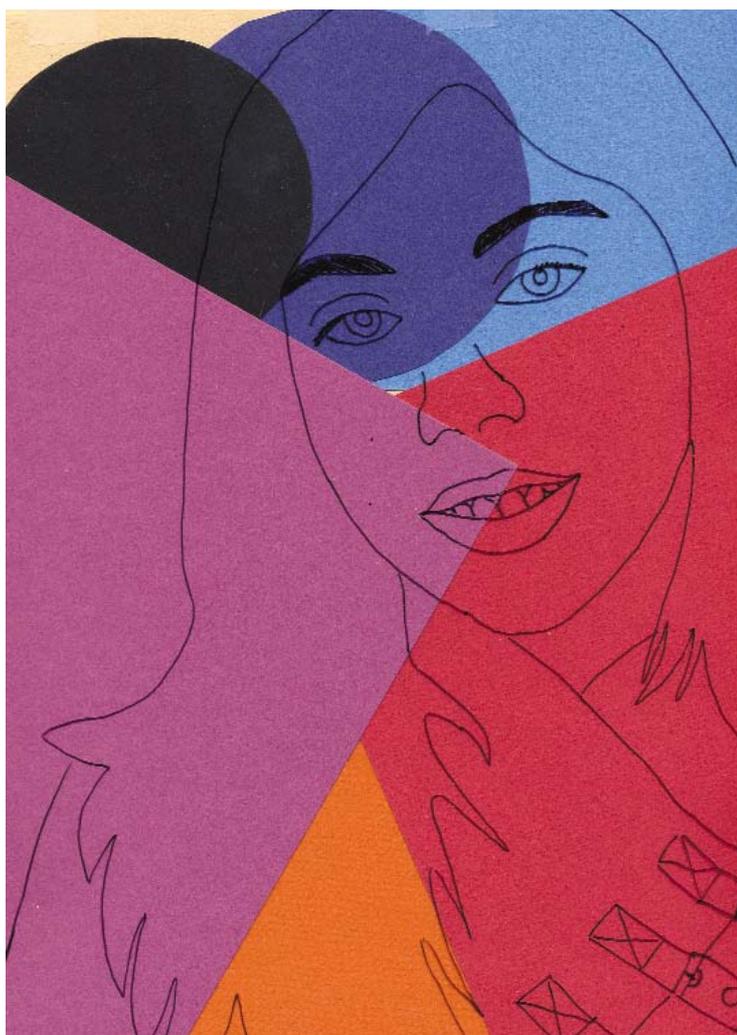
Pourtant, quand l'un des enfants se met en colère, il peut devenir très méchant, violent même. C'est comme ça que j'ai perdu un œil et qu'un de mes bras menace de tomber. Même si je fais de belles promenades et de beaux voyages, même si j'habite dans une belle maison, quand je suis tout seul dans la chambre, je verse de grosses larmes en pensant à la douceur de ma maman. Je regarde la photo prise avec eux, le premier soir de mon arrivée à la maison..

De plus en plus souvent les enfants me laissent seul dans leur chambre. Ils préfèrent s'amuser avec leurs jouets tout neufs. Cela me rend triste et malheureux. Je vieillis. Tant que leurs regards attendris me caressaient, je me sentais beau. Je pense que je l'étais. Mais maintenant, ils ne me regardent plus que d'un œil distrait

et rapide. Ce désamour ternit ma fourrure et fait perdre de l'éclat à mon œil.

Evidemment, cette photo a été prise il y a cinq ans. C'est long cinq ans pour un ours en peluche. Pourtant, au fond de mon cœur, je me sens toujours jeune. J'ai cru entendre que la maman des enfants, pour faire de la place, voulait me monter au grenier. J'espère plutôt être vendu à la prochaine braderie du village.

Comme ça je pourrais faire le bonheur d'un autre enfant en quête d'un ami fidèle.



———— Kathleen ————



Kathleen

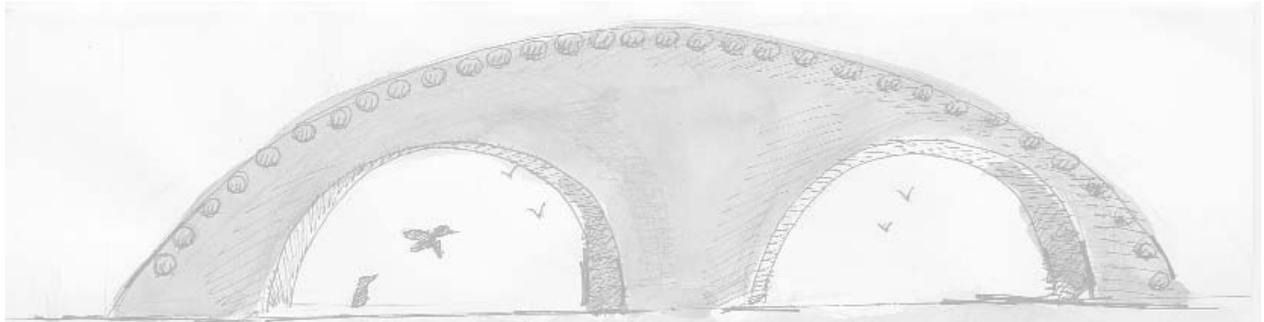
Jean Baptiste



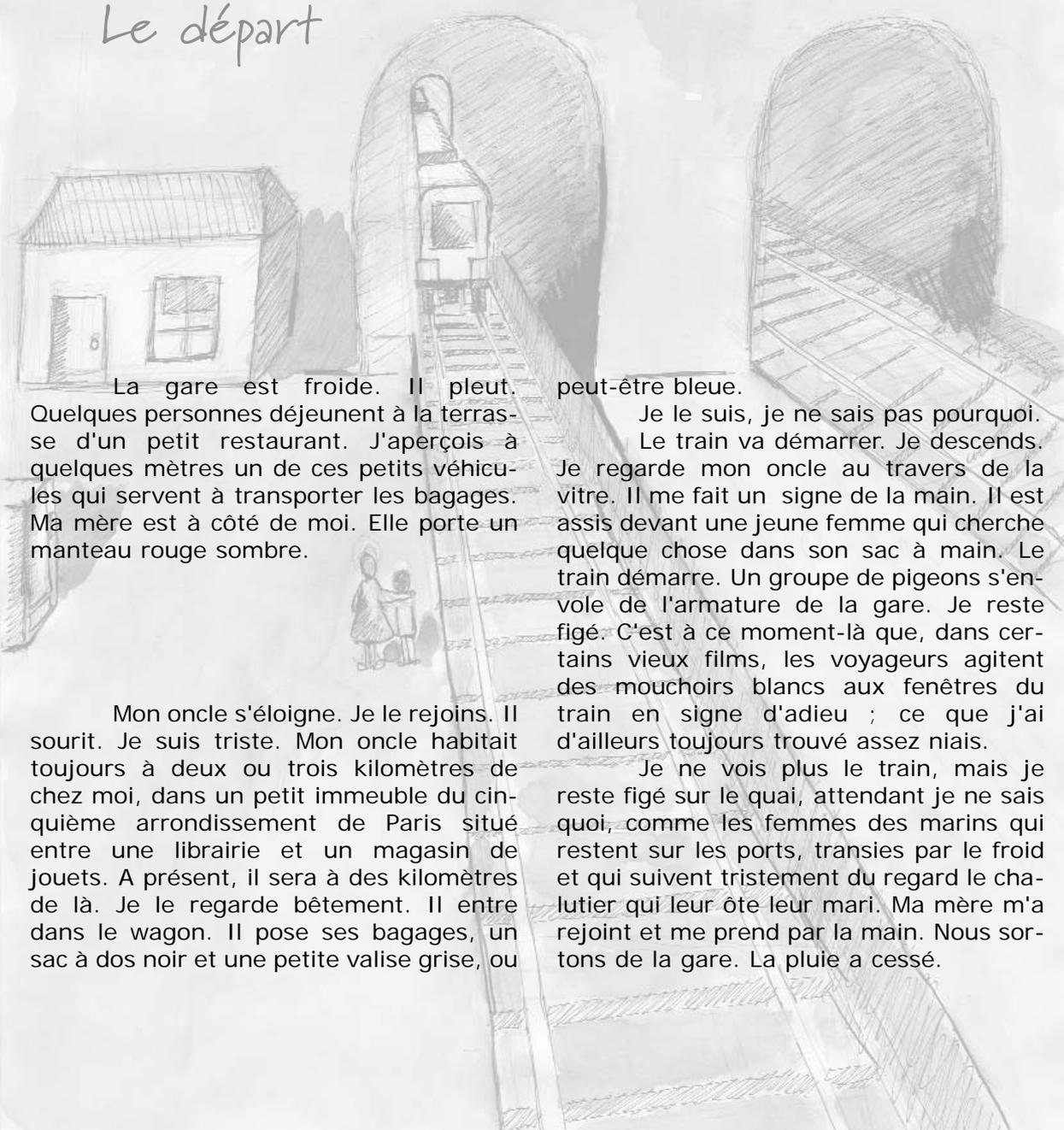
Cela fait trois ans que j'ai été engagé par la NSA. Contrairement à James Bond, il ne s'agit pas dans mon cas de conduire de luxueuses voitures de sports, pas plus que de siroter des apéritifs en agréable compagnie. En effet, je dois souvent agir dans des pays d'Asie et d'Europe de l'Est au climat peu commode. Les risques inhérents à cette vie m'ont appris à vivre pleinement les moments les plus banals comme l'on profite du calme éphémère avant l'orage. Je me suis toujours résolu à mourir dans quelque coin perdu ; ni pleuré, ni regretté, simplement parce que j'ai choisi cette vie ; mais je ressens quelque chose d'indescriptible lorsque j'échappe au trépas. Je me sens alors insaisissable, comme un héros dont la mort elle-même ne pourrait venir à bout. Je suis peut-être devenu une ombre. **Une ombre que la lumière de la vie éclaircira peut-être un jour.**



— Jean-Baptiste —



Le départ



La gare est froide. Il pleut. Quelques personnes déjeunent à la terrasse d'un petit restaurant. J'aperçois à quelques mètres un de ces petits véhicules qui servent à transporter les bagages. Ma mère est à côté de moi. Elle porte un

manteau rouge sombre.

Mon oncle s'éloigne. Je le rejoins. Il sourit. Je suis triste. Mon oncle habitait toujours à deux ou trois kilomètres de chez moi, dans un petit immeuble du cinquième arrondissement de Paris situé entre une librairie et un magasin de jouets. A présent, il sera à des kilomètres de là. Je le regarde bêtement. Il entre dans le wagon. Il pose ses bagages, un sac à dos noir et une petite valise grise, ou

peut-être bleue.

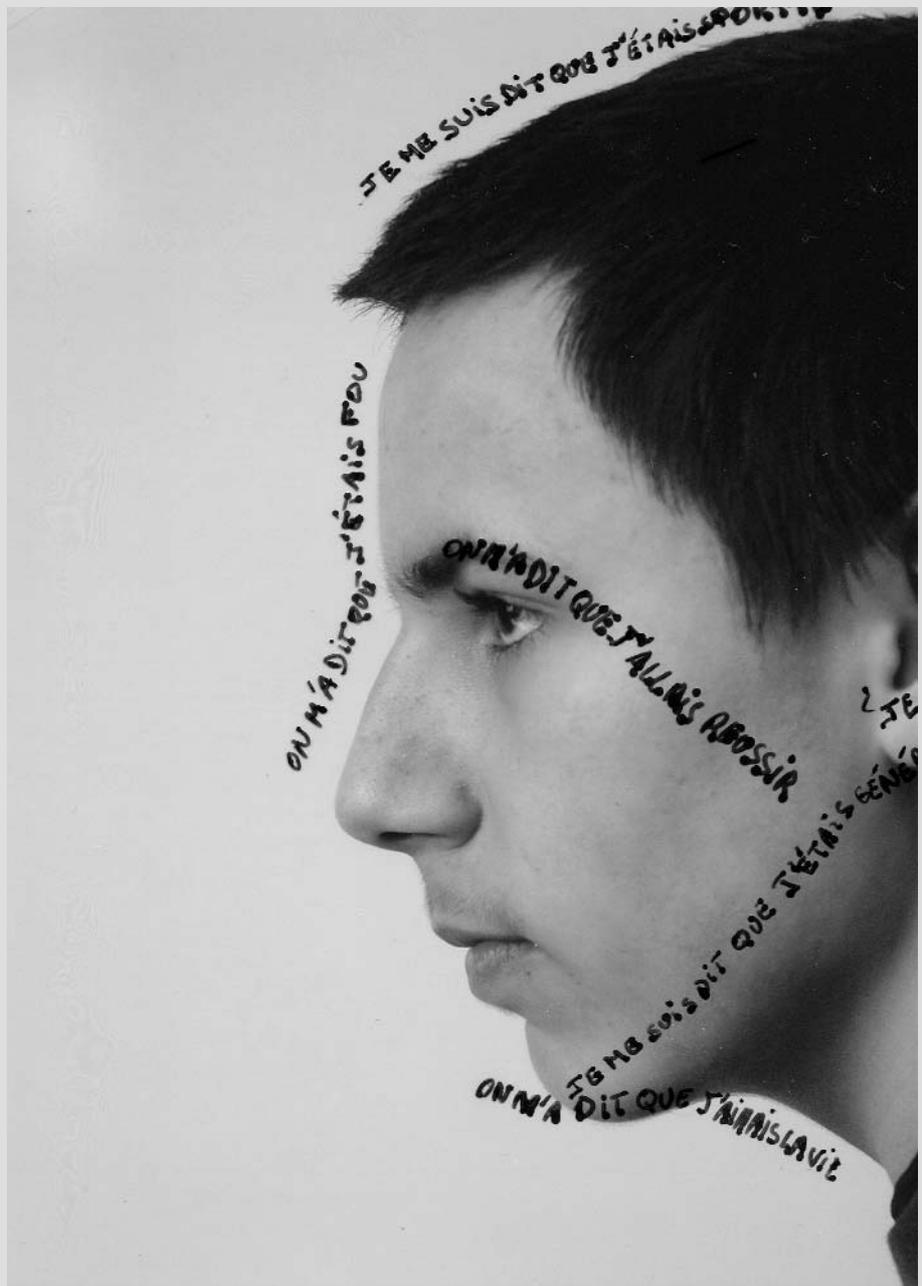
Je le suis, je ne sais pas pourquoi. Le train va démarrer. Je descends. Je regarde mon oncle au travers de la vitre. Il me fait un signe de la main. Il est assis devant une jeune femme qui cherche quelque chose dans son sac à main. Le train démarre. Un groupe de pigeons s'envole de l'armature de la gare. Je reste figé. C'est à ce moment-là que, dans certains vieux films, les voyageurs agitent des mouchoirs blancs aux fenêtres du train en signe d'adieu ; ce que j'ai d'ailleurs toujours trouvé assez niais.

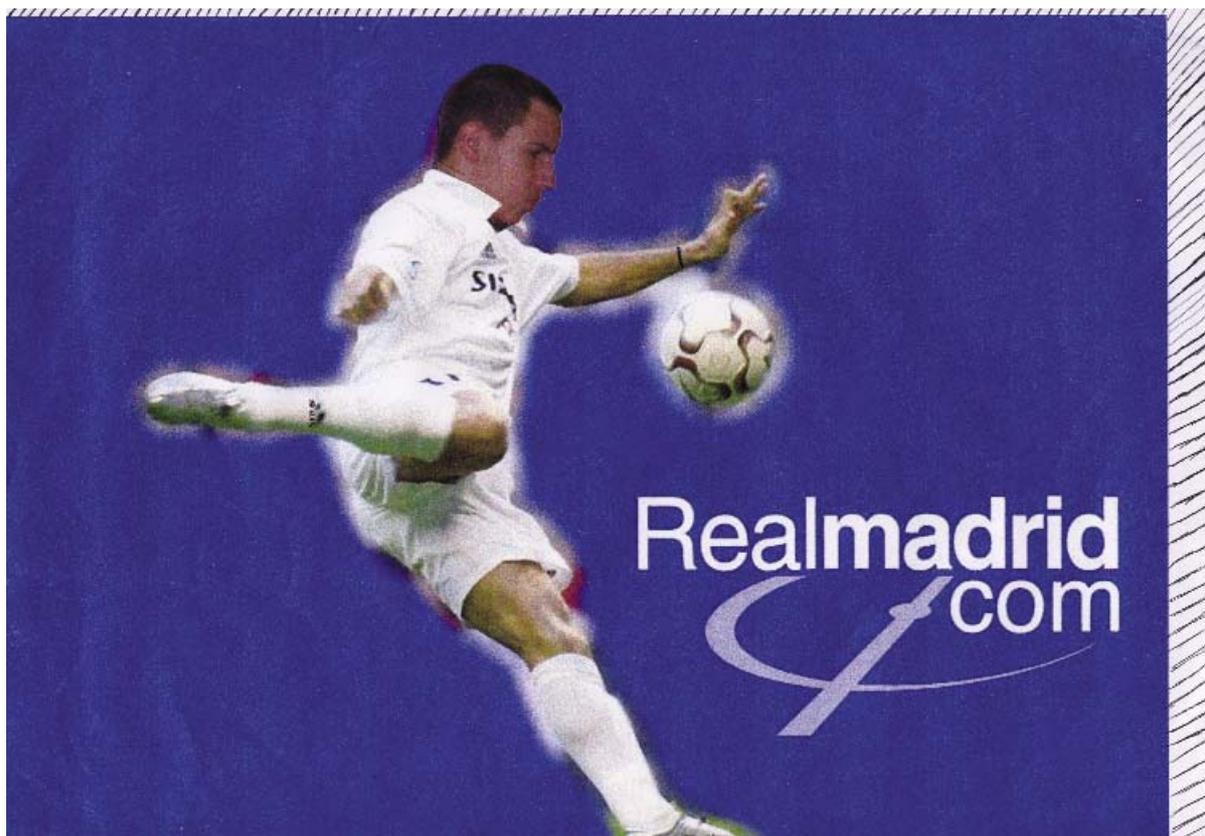
Je ne vois plus le train, mais je reste figé sur le quai, attendant je ne sais quoi, comme les femmes des marins qui restent sur les ports, transies par le froid et qui suivent tristement du regard le chalutier qui leur ôte leur mari. Ma mère m'a rejoint et me prend par la main. Nous sortons de la gare. La pluie a cessé.



Jean-Baptiste

Nicolas





Volée croisée

Je suis dans le car qui me mène vers Santiago Bernabeu. J'écoute mon baladeur, samba aux oreilles. J'oublie tout le monde sauf mes partenaires, j'oublie même ma famille. Je reste dans ma bulle, me refaisant le film de cette demi-finale perdue face à l'Allemagne. J'étais juste physiquement, j'avais reçu une béquille lors d'une rencontre précédente. J'aurais voulu oublier ce match au cours duquel nous avons été dominés et où je ne m'étais pas senti à mon aise.

Finalement je réussis à m'endormir. Ma mère me dit d'aller à l'école et de ne pas rentrer trop tard. Je me revois à 5 ans; je vais voir mon père jouer au football avec une petite équipe locale, mon père est mon idole, je le respecte: il a réussi à élever une famille de cinq enfants dans des "favelas". Je me revois jouer dans mon premier club de football, avec mes copains: celui qui trouvait un nouveau dribble, une nouvelle feinte devait la reproduire devant tout le monde.

Nicolas



Brusquement, le bus s'arrêta, nous étions arrivés. Je n'ai pas pu finir mon rêve.

Ma cuisse dans sa grosse bande d'élastoplaste me fait encore un peu mal. Je descends du car, et me rends directement dans les vestiaires. Il doit être 16h26, et le match commence à 21h. Je croise le kiné de l'équipe, qui avait vu mon match face à l'Allemagne. Je lui parle de ma blessure et il me dit de le suivre. Dans la salle de massage, il enlève la bande, me met un engin électronique sur la cuisse puis me bande de nouveau. Il me conseille de me reposer si je veux jouer à 21h.

Je m'allonge et je me rendors. C'est le 5 décembre 1977, le jour de mes trois ans et mon cadeau est un maillot dédié par Pelé. D'autres images d'enfance, puis les mêmes, puis mon premier club pro, à 16 ans, à Santos, club de Sao Paulo, ma ville natale, puis mon premier match, mon premier but, mes parents dans les tribunes, les cris; je suis fier de moi et eux aussi.

Soudain, un "bip", c'était l'appareil qui était sur ma cuisse. Je regardai l'heure, il était 19h 48. J'entrai dans les vestiaires, et je tombai nez à nez avec mon père venu spécialement pour me voir ; j'avais les larmes aux yeux. On échangea quelques mots rapides car le match approchait.

Carlos Queiroz, l'entraîneur du Real Madrid s'approcha de moi et me demanda dans quel état j'étais. Je lui répondis que

tout allait bien. Pourtant j'avais très mal mais je voulais jouer pour ne pas décevoir mon père.

20h55, nous entrons sur la pelouse, je jette un coup d'œil dans les tribunes et je vois mon frère assis à côté de mon père. Sur le terrain, il y a 0-0 à la mi-temps. Au retour des vestiaires, sur une action en ordre de Clusone, je marque une magnifique reprise de volée. L'image, le lendemain, sera à la une de tous les journaux. A ce moment-là, je pense à mon père et à mon frère, à ma femme et mon fils Enzo. Je suis aux anges. Deux minutes plus tard, bousculé, violente douleur à la cuisse, je ne me domine plus: "je m'essuie les crampons" sur mon adversaire. L'arbitre s'approche de moi, lève la main et brandit le carton rouge. A ce moment-là, je pense à ma grave blessure en 1999, aux coéquipiers que je laisse, puis un grand trou. Je quitte le terrain blessé, tête basse, trop déçu pour la lever. Je rentre dans les vestiaires. Sur la pelouse, il y a des gobelets, des bouteilles, des bas de survêtement.

Fin du match, notre équipe a gagné 1-0. Mon père qui était quand même fier de moi, et j'ai revu mon frère que je n'avais pas revu depuis huit ans. Après ce match, j'étais vu comme la superstar de l'équipe.

Madrid, le 17 février 2002.

Nicolas



Nicolas

Fabrice



Quelle senteur enivrante ! Ce léger parfum qui embaumait l'atelier de sculpture. Je suis Canis, le fidèle compagnon de Fabricius. Je suis né aux Ides de Mars de l'an deux. Je me souviens de ce double de pierre que mon maître désirait tant.

- Mon maître a commandé cette œuvre pour la postérité, mais aussi par l'intermédiaire du doigt levé, m'a t-il dit, pour s'affirmer en maître absolu de l'Empire romain. Il m'a confié qu'il devait être vêtu de la toge sénatoriale, qu'il trouvait très réussie, mais aussi de l'écharpe pourpre" aux couleurs de la cité romaine". Il voulait aussi rappeler qu'il avait fustigé de manière mémorable son ennemi de toujours, Malus Ratus. Le mouvement devait manifester sa détermination à repousser les vermines qui menacent l'Empire. Mais pourquoi recherchait-il tant la perfection ? Était-ce lui ou son double qui devait gouverner ? Il adorait me parler. J 'étais une sorte de confident. Il disait, il me semble, que son large sourire traduisait sa volonté de séduire tout comme sa chevelure brune savamment coiffée. Il avait ajouté que l'un et l'autre devaient tempérer l'effet altier que suggéraient le doigt levé et la puissante musculature du bel Apollon. L'homme qui venait le sculpter était très réputé, m'avait-il dit. Il fallait que son double soit parfait, il devait faire venir le meilleur des sculpteurs, en l'occurrence Augustus Brafeci.

Ma vie idyllique a pris fin à cause de ce double. C'était un dimanche matin, je flânais rêveusement à travers l'atelier. Subitement, cette horrible masse bascula en ma direction et, saisi d'effroi, je m'en allai vers l'au-delà. Pauvre maître, je l'ai vu sangloter sur ma tombe. Mais finalement, de moi aussi on a fait un double de pierre. Sur ma tombe !





Il faisait particulièrement chaud ce jour-là. Il n'avait pas plu depuis deux semaines et la sécheresse commençait à endommager les récoltes. Papa était un homme plutôt rondouillard, enclin à la discussion et à l'apéritif. C'était un homme jovial, tendre et travailleur. Il était fier de sa terre et fier de ses aïeux.

Pourtant ce jour-là, sur la route de la gare, il n'a pas dit un mot. Il était tourmenté. Il ne savait pas si nous saurions, ma mère, ma sœur et moi, nous occuper de l'exploitation. Il nous offrit, en guise de cadeau d'adieu, un réglisse, à moi et à ma sœur. Le train avait du retard. La petite gare de province ne semblait pas assez grande pour accueillir tous les soldats.

Nous étions trop serrés et sortîmes sur le quai. Le signal du chef de gare retentit. Papa nous embrassa tendrement.

- Je reviendrai dans un mois tout au plus, le temps de bouter les Boches dehors, nous lança-t-il en montant dans le train.

Je fis tomber du réglisse sur ma chemise et essayai de dissimuler l'énorme tache noire. J'étais tellement absorbé par l'horrible tache que j'en oubliai son départ. Frémissement de roues. Lorsque je relevai la tête, mon regard croisa les yeux amusés de mon père qui, déjà, disparaissait dans une immense fumée de charbon. C'est le dernier souvenir que je garde de lui. Il est mort en Champagne, au printemps 1915. J'avais huit ans.

Fabrice



Fabrice

LE PLAYBOY

Mon nom est Lex Anhadais. Je suis né en 1965 à Mana-Bongo sur l'île de Coco-Bonga. Fils d'un professeur de sport dans un club de gymnastique et d'une haltérophile, je me suis très rapidement intéressé au sport et surtout au surf.

A l'âge de sept ans, j'ai obtenu ma première coupe de surf. Je me souviendrai à jamais de ce jour. C'était un 28 juin, le soleil brillait comme chaque été sur l'île. Le sable était chaud et me brûlait les pieds. Je dégoulinais de sueur (je serais d'ailleurs incapable de dire lequel du stress ou de la chaleur me faisait cet effet) et je n'attendais qu'une seule chose : le départ de la compétition pour pouvoir plonger dans l'eau fraîche. Tous les habitants du village étaient présents, le rouge des chemises et des T-shirts à col en V, le bleu des sandales, le blanc des bermudas, le jaune des chapeaux et le vert de la forêt de palmiers formaient un magnifique amas multicolore.

Le temps était long, chaque seconde paraissait être une éternité, je fixais le grand arbitre avec sa chemise noire et

blanche avec son sifflet de métal dans la bouche. Le bruit strident du sifflet retentit et tous les concurrents partirent en même temps que moi. L'épreuve ne dura que quinze petites minutes mais ce moment restera à jamais gravé dans ma mémoire. Je me suis, à la suite de cette victoire, spécialisé dans l'haltérophilie et le surf de compétition à un niveau international.

A l'arrivée de mon quinzième printemps, je suis parti à Hawaï où je devais rester pendant presque une année. C'est là-bas que j'ai tourné dans une série télévisée dans laquelle je jouais un garçon de dix-sept ans qui, très doué pour le sauvetage, le surf et la nage, s'engageait dans une équipe de sauveteurs professionnels et sauvait tout un tas de personnes. Je me souviens même d'un moment particulier dans l'épisode 122, où ma collègue et moi devions plonger d'un hélicoptère puis nager pendant trois longues minutes pour sauver un petit enfant qui était coincé sous un catamaran renversé. Cette série télévisée, me valut d'être célèbre dans tous les



Alexis

Etats-Unis, ainsi qu'une série d'interviews dans des tas de journaux people comme Playboy dont vous voyez la photo ci-contre. C'est d'ailleurs à cette photo que je dois mon surnom et pseudonyme du "playboy"

Tout ceci m'obligea à rester presque trois ans à Hawaï avant de retourner dans ma petite île de Coco-Bonga. Je me souviens encore de ce retour : une foule immense de personnes venant des quatre coins du pays m'attendait dans l'aéroport, trop petit pour accueillir tant de monde, et qui était bondé. J'ai même le souvenir d'une petite fille qui est venue me demander un autographe. Elle était d'une infinie douceur dans la légèreté de sa voix et son parfum sentait la rose. En rentrant chez moi, mon père me dit qu'il avait été augmenté et qu'il était maintenant le patron du plus grand centre de gymnastique de l'île. Ma mère, que je n'avais pas eu le temps de voir à la télévision, avait remporté la médaille d'or d'haltérophilie aux jeux olympiques.

A 27 ans je me suis marié avec une magnifique Coco-Bongaine qui se nomme Andrea et qui est, à mes yeux, la plus belle femme du monde. C'est avec elle que j'ai eu trois enfants : Wesley l'aîné, Kevin et Beverley la cadette.

Plus tard je dus arrêter le sport, y compris le surf, à cause d'une déchirure du ligament de la cuisse gauche qui m'empêcha toute pratique sportive. Je me blessai bêtement à la suite d'un entraînement de surf et je fus opéré d'urgence.

Wesley devint acteur dans une série américaine, Kevin, quant à lui se lança dans la médecine et Beverley dans le monde de la mode.

J'ai soufflé il y a deux mois ma soixantième bougie et je suis encore plutôt bel homme sachant que je pèse environ 70 kilos et mesure dans les 1m75. Je me suis reconverti dans le journalisme sportif et comme vous pouvez vous en douter dans la rubrique concernant le surf. Je donne aussi des cours de théorie sportive à l'université de Coco-bonga. Voilà tout ce que je peux vous dire sur la vie du Playboy que j'ai été.

- COUPEZ !!! C'était parfait, excellent, impeccable, divin, extraordinaire, incomparable, absolument unique. Ce film autobiographique complètement faux va faire un malheur, toutes les maisons de production vont se l'arracher. Je vois déjà en gros titre sur TV Chanel 9 : *LE PLAYBOY*. On va se faire un argent fou, tu vas devenir le nouveau Stallone, Lex, tu te rends compte ???! me dit Seal Dihanax, le réalisateur et producteur de La fièvre du jeudi soir ou encore de Crualik-park, en bougeant et en sautant dans tous les sens.

- Ce film est tellement délirant qu'on va le vendre comme des petits pains aux plus grandes maisons de production, c'est sûr ! Franchement je pensais pas que t'y arriverais Lex, c'était vraiment osé de notre part et tu as vraiment assuré.

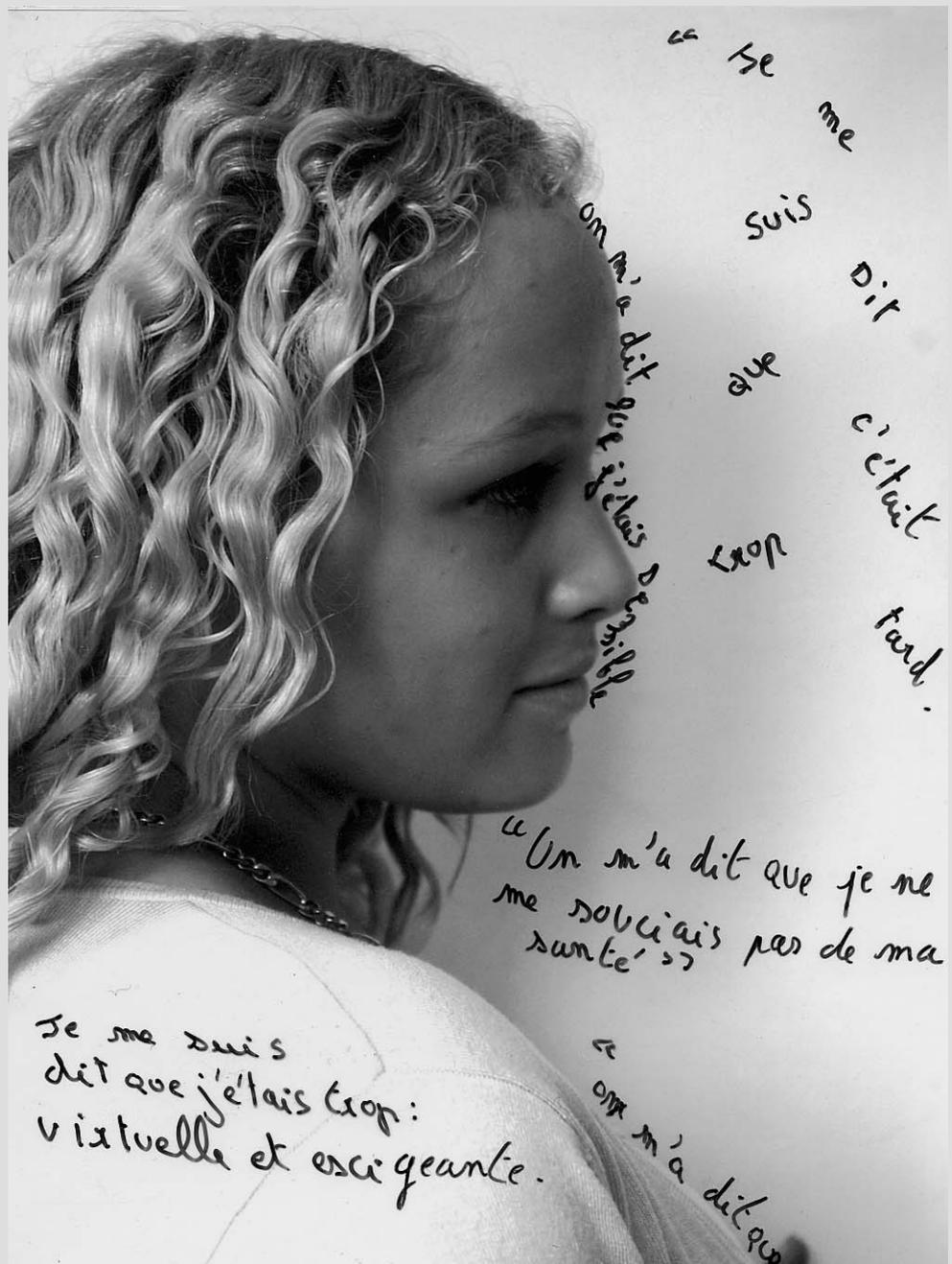
Ce film, réalisé dans un petit garage de banlieue, fut un "bide" total et tout le monde a bien rigolé de ce personnage tellement parfait. C'est pour cela sans doute qu'il a été diffusé à vidéogags.





Alexis

Julia



La danse mystérieuse

Mon nom est Alicia Dive et la seule chose que mes parents m'ont toujours dite est: - Fais des études, ce n'est pas en dansant que tu gagneras ta vie". Mais moi je sais que la danse est ma vie et que, grâce à elle, plein d'opportunités s'ouvriront à moi.

Cela fait cinq ans que je danse dans une troupe qui, tout comme moi, s'est réfugiée dans l'art et le mouvement plutôt que de rester enfermée dans une salle de classe.

Nous préparions une chorégraphie intitulée : *La danse des Infantes*.

Lors de la représentation, un artiste, à la fois peintre et photographe, décida de me représenter. Il s'agit d'une œuvre qui évoque le célèbre tableau *Les Ménines* de Vélasquez.

La chorégraphie s'effectuait sur des rythmes pesants et effrayants, c'est pour cela que mon corps paraît inerte.

Je porte une robe de soie sombre et je suis coiffée d'un béret, le décor est étrange on n'y discerne aucune forme. Mon visage est coloré et expressif, mon regard semble fixer au loin.

On retrouve ici le même contraste que dans le tableau du peintre espagnol : dans les deux œuvres on est surpris par l'opposition entre un visage enfantin et des habits de femme très "stricts." Dans les deux œuvres mon regard comme celui de l'infante semble ailleurs. Les décors sont inquiétants. Dans le tableau de Velasquez une autre infante, naine, avec un visage de pantin, attire le regard tandis que sur la peinture qui me représente le fond gris évoque des nuages angoissants.

Cette représentation montre que la danse ne procure pas uniquement de la satisfaction mais aussi une forte anxiété et un certain malaise pour celui qui la regarde.





...tutu en tulle et élasthanne
Stanowa, 68,60 €, sous
robe bouffante en taffetas
Givenchy, prix sur dem
Borbys en cuir noir, **San Ma**

_____ *Julia* _____



Julia

Jérôme



Pieds noirs

Je suis né à Oran en 1951 et j'ai connu l'exode des Pieds-noirs en 1962.

L'œuvre de toute une vie s'est alors effondrée. Après les émeutes du 5 juillet 1962 qui ont fait mille morts à Oran, mon père a décidé de précipiter notre départ de l'Algérie, notre terre natale, pour Marseille, ville inconnue.

J'ai le souvenir de parents n'emportant avec eux que le strict nécessaire. Mon père tenait à la main une valise de bois, ma mère un panier à provisions d'un côté et, de l'autre, ma main fermement serrée. Seuls deux bagages étaient autorisés sur le bateau que nous allions prendre.

Je quitte aussi ma maison, le plafond étoilé de ma chambre, le jardin où j'aimais tant inviter Antoine, mes cachettes secrètes, mes amis et tous mes souvenirs d'enfance. Sur le port, mon père regarde pour la dernière fois sa belle voiture qu'il abandonne pour toujours.

Le bateau s'appelle *Ville d'Oran*. C'est un paquebot de trois étages, avec deux énormes cheminées, à l'avant et à l'arrière. Ses dimensions sont imposantes. Normalement, on doit pouvoir y faire de très agréables voyages. Mais cette fois-ci, comme il est triste ! Des femmes font des crises de nerfs et se roulent par terre, des enfants sanglotent un peu partout et les hommes s'agitent ou se disputent pour obtenir un peu plus de place.

Mes parents donnent de l'argent supplémentaire aux marins en échange d'une chaise longue pour ma grand-mère de quatre vingts ans. Nous voudrions lui épargner la traversée debout. Je vois pour la première fois mon père pleurer en regardant s'éloigner la terre où il avait

construit toute sa vie. Ma mère est préoccupée : quelles incertitudes l'avenir nous réserve-t-il ? Nous ne savons pas où nous logerons à Marseille, mes parents doivent retrouver du travail pour ne pas connaître rapidement une situation financière précaire.

Une inquiétude visible se lit dans leurs yeux.

A notre arrivée dans le port de Marseille, toute ma famille a pu apprécier les qualités d'accueil de la métropole. Alors que mon père demande à un employé de la SNCF si nous pouvons obtenir une réduction pour famille nombreuse, il lui est répondu: - Les rapatriés, Monsieur, on en a rien à faire; on est déjà trop nombreux en France, c'est pas pour accueillir de nouveaux étrangers.

Nous déambulons dans la ville incapables d'en apprécier le charme. Pour trouver un logement, mes parents frappent à toutes les portes, agences immobilières et particuliers, sans succès. Ils doivent supporter les refus secs, empreints de dédain et d'indifférence de nos compatriotes marseillais.

Après plusieurs humiliations, ils sont obligés d'accepter un appartement qu'ils loueront le double de sa valeur.

La différence est payée en espèces et "au noir" évidemment.

Des années plus tard, j'ai su que mon père, brillant expert comptable à Oran, avait retrouvé une modeste place de comptable dans une société où personne n'avait accepté de lui parler.

J'ai des souvenirs horribles de ma scolarité. J'ai supporté les insultes dans la cour de l'école comme "sale Pied-noir", "retourne dans ton pays", "sale Arabe".



Rares sont les Marseillais venus à la maison, mais tous se sont étonnés qu'elle soit propre et que l'on mange autour d'une table.

Les Marseillais nous insultaient et nous rendaient responsables de tous les problèmes de la France. Cette situation nous obligeait à rester cloîtrés à la maison. Les prix augmentaient, c'était de notre faute. Le chômage et la misère montaient, c'était encore de notre faute.

Heureusement, un jour, notre chance est revenue. Mon père nous a annoncé qu'il avait trouvé un meilleur travail à Paris avec un logement de fonction. Nous avons

pris toutes nos affaires et nous sommes repartis pleins d'espoirs vers la capitale, notre nouvelle "terre promise".

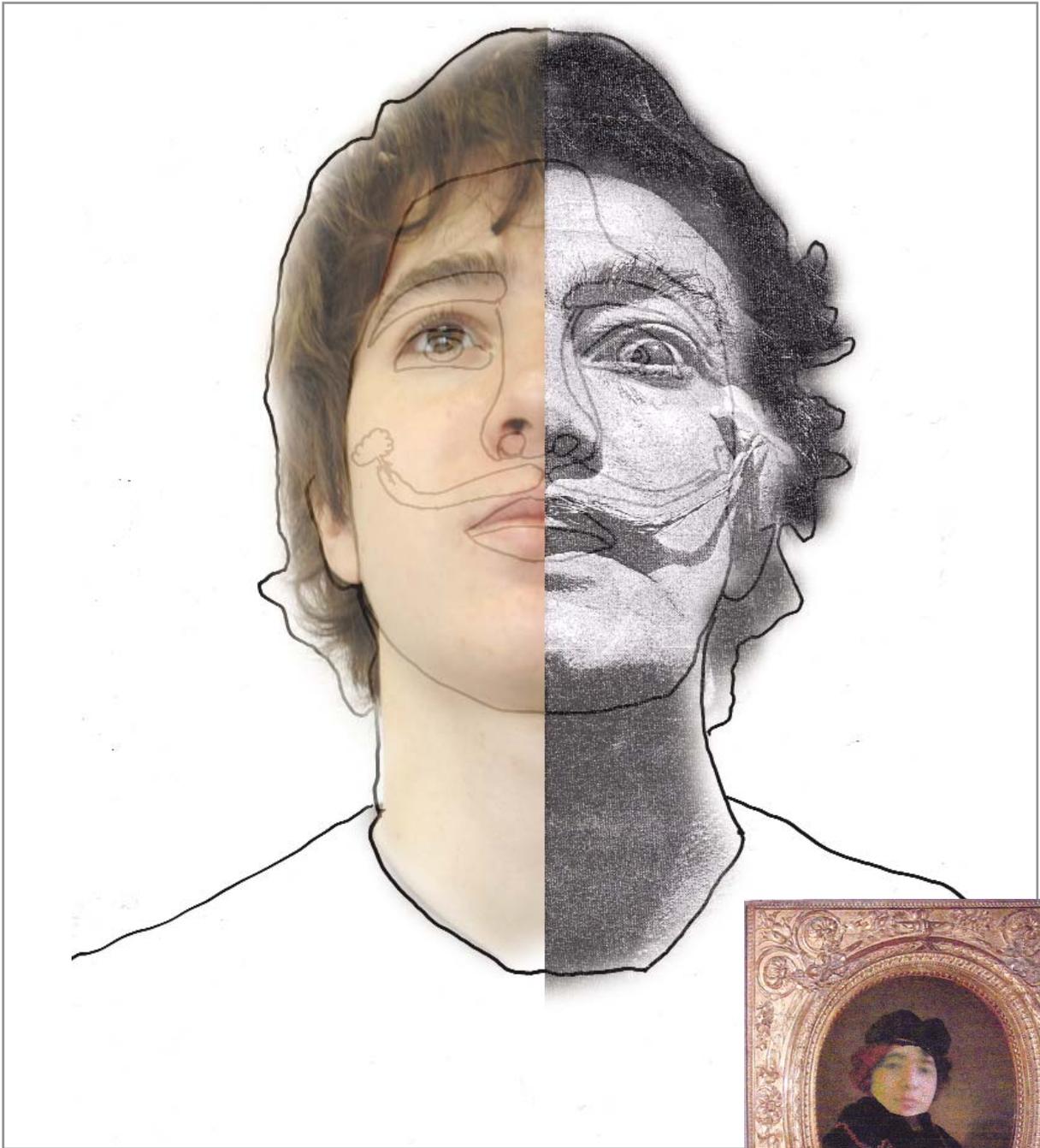
C'est à Paris que mes parents ont reconstruit une seconde vie en retrouvant l'équilibre matériel qu'ils avaient perdu en quittant l'Algérie.

Cependant ils restent des déracinés et regardent toujours avec beaucoup d'émotion et de nostalgie les nouvelles d'Algérie.



Cet exode m'a volé mon enfance, restée là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée. On dit qu'avec le temps, on oublie tout, pourtant certains faits de cette année 1962 sont gravés à tout jamais dans ma mémoire.

_____ Jérôme _____



Jérôme

Catherine



“ || ”

Au 78, un grand immeuble blanc où une gardienne vivait avec son fils, Valentin.

Au 80, un restaurant ou plutôt, un traiteur chinois, *Trésor des Gourmets*.

A côté, une agence immobilière où logeait un gros monsieur appelé "Big Boss" et son fils, Stéphane.

Ensuite, deux boutiques d'esthétique : une pour amincissement, l'autre pour bronzage.

Au 82, une petite librairie appelée *Le Figaro*.

Toutes ces boutiques défilaient devant ses yeux tandis qu'il courait, fuyait le plus vite possible. Il tenait un paquet dans ses bras.

Arrivé devant un grand bâtiment en briques, il s'arrêta, essoufflé.

C'était au 24, rue de Montéra. Une porte noire se dressait devant lui. Là, il composa un code. 2539A. Il entra, monta jusqu'au troisième étage porte 31. Il s'engouffra dans l'appartement.

Quatre pièces dont un immense salon au centre duquel trônait un immense tableau intitulé *L'Innocente*.

Au premier plan de ce portrait, il y a une jeune fille d'origine asiatique, le visage souriant, la peau dorée par la lumière tamisée d'une bougie, du moins, c'est ce qu'on aurait dit. Elle est assise sur une chaise. Elle a une auréole au-dessus de la tête, le symbole de la sainteté. Elle devait sûrement être admirée par l'homme qui l'a peinte, Leonardo de Vichy.

Elle porte des vêtements amples: une robe vert-noir couverte d'un manteau

noir avec des manches blanches. Elle a aussi une sorte de foulard qui n'est pas que son cou mais sur ses fines épaules. Elle se tient droite, les buste de face. Ses mains sont disposées de manière précise : l'une s'appuie contre la manche gauche de la chaise et l'autre posée sur cette main-ci.

Au second plan, il y a un magnifique paysage dans lequel serpente une rivière jusqu'à un petit lac entouré d'arbres. La jeune fille doit sûrement être près d'un balcon. Le paysage tout entier est sombre, mis à part le visage de *L'Innocente* qui, lui, est rayonnant.

Il s'avança jusqu'au tableau, le souleva de son socle et derrière atteignit un coffre-fort. Il composa B68247. La porte s'ouvrit aussitôt. Dans ce coffre, des sacs de toutes tailles. Il déposa un autre paquet dans le coffre et le referma.

Ensuite, il alluma la télévision, et tomba directement sur la chaîne des infos. On montrait des images d'un homme qui braquait une banque, la plus grande de la ville. Il tenait un revolver à la main. On disait qu'il n'avait pris qu'un seul paquet mais que celui-ci était rempli de diamants. Il avait laissé les billets à leur place.

Le présentateur changea ensuite de sujet : il parla de la manifestation sur la grande place de la cité. Cette manifestation était " Pour ou Contre les mariages gay "

Peu après, l'homme éteignit le poste et s'allongea sur le divan, un sourire aux lèvres.



— Catherine —



Catherine

Thomas



3092



Depuis mon enfance dans une banlieue de Saturne, je pense à la politique. Dès l'âge de douze ans, je me tenais sans cesse informé de l'actualité grâce aux médias mais aussi à mon père, qui était maire d'une mégalopole de Saturne.

J'ai fait des études de lettres. J'étais bon en arts plastiques et en français, grâce à un professeur, M. Malard, qui m'a beaucoup apporté; j'avais alors dix-sept de moyenne dans sa matière.

A dix-huit ans, je suis entré dans une prestigieuse école de politique, ce qui m'a obligé à m'éloigner de mes proches et à emménager sur Pluton, dans un appartement très peu lumineux, 58 rue de la galaxie.

Je me rappelle bien sûr du jour, où j'ai dit au revoir à ma famille. Ma mère m'avait accompagné à la base de lancement. Quand nous sommes arrivés à 23 heures, il faisait froid. Elle portait un man-

Thomas

teau noir et un chapeau rouge avec des plumes d'oiseau, mon père m'avait pu se libérer de ses occupations de maire et n'était donc pas présent. Je n'avais ni sœur, ni frère.

A la fin de mes études, vers 28 ans, j'ai rejoint les jeunesses euxebistes: c'était un mouvement de gauche réservé aux jeunes qui souhaitaient s'investir dans la politique. Au programme; distribution de tracts, collage d'affiches et réunions de petite envergure. J'exerçai et développai mes talents d'orateur et ceux d'artiste en aidant à la réalisation des affiches de propagande.

Tout en militant, et pour gagner ma vie, j'ai obtenu un poste de designer qui ne me plaisait pas beaucoup.

Après, trois ans passés à ces occupations, j'ai tenté de monter les grades de la politique.

Lors d'un congrès, l'actuel premier ministre me propose d'entrer dans son entourage pour l'épauler. Je sais pertinemment que mon père y est pour quelque chose mais je ne peux refuser une offre aussi prometteuse. J'emménage donc sur la Terre où se trouve le siège du gouvernement inter-galactique. Je deviens ministre, en 3082 à 41 ans.

Je prends énormément de plaisir dans mon métier mais je suis obligé de mettre de côté ma carrière artistique.

Un jeudi d'août de l'année 3090, ma

mère meurt dans un attentat terroriste destiné à déstabiliser le gouvernement saturnien.

Cet événement marque un tournant dans ma carrière ; je prends conscience du temps qui passe et à partir de ce jour, je ne pense qu'à la présidentielle de 3093. Je me mets en avant dans les médias et présente un programme attrayant. Je dirige moi-même ma campagne électorale et j'aide à l'élaboration de mon affiche grâce à mes connaissances artistiques. J'y montre la ville, que je pense idéale, en arrière-plan, ainsi que les éléments de mon programme.

- Construire un grand hôpital pour pouvoir mieux aider la population contre des épidémies venues de la voie lactée.

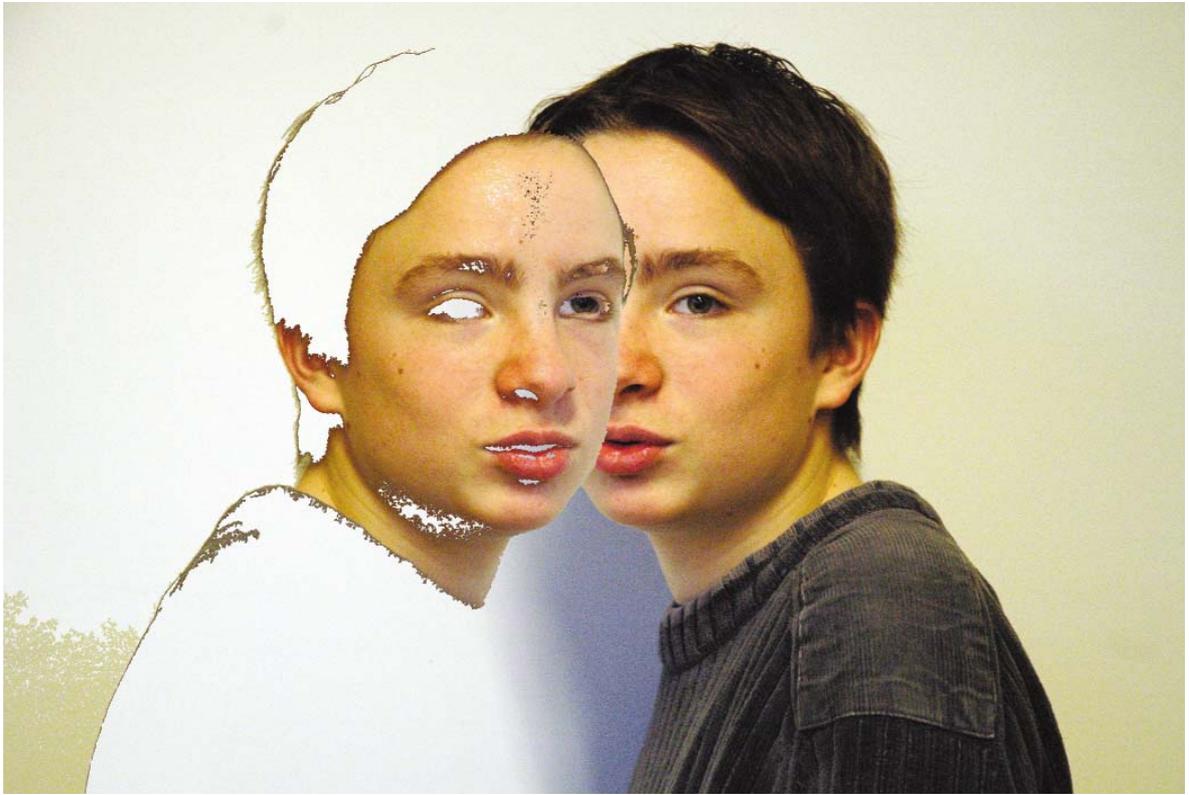
- Construire des logements familiaux de grande envergure avec des architectures originales pour loger la population dépassant 60 milliards de personnes sur la Terre.

- Fluidifier la circulation des jetspeed en augmentant la vitesse des véhicules afin de réduire les temps de trajet.

- Construire des usines d'oxygène pour répondre à l'épuisement des réserves naturelles.

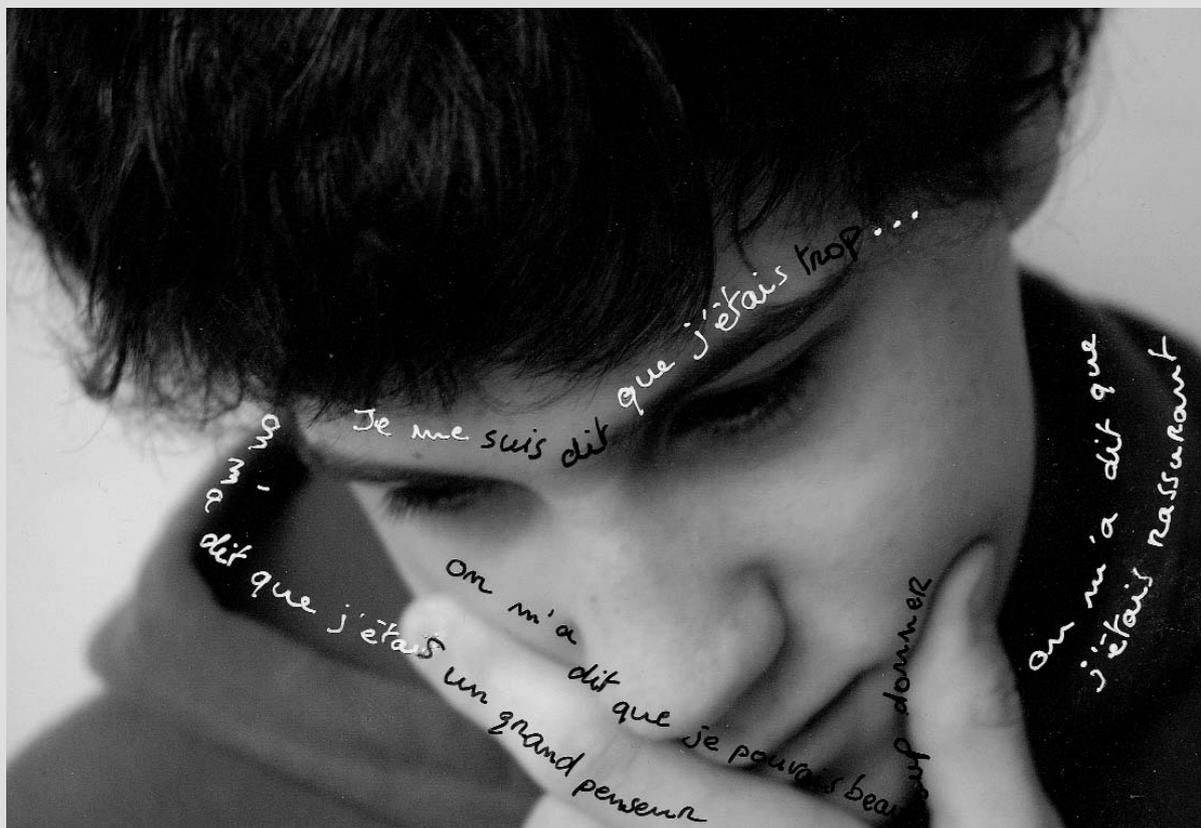
Je me dessine dans une bulle pour symboliser le rêve.

Finalement je suis élu en 3092.

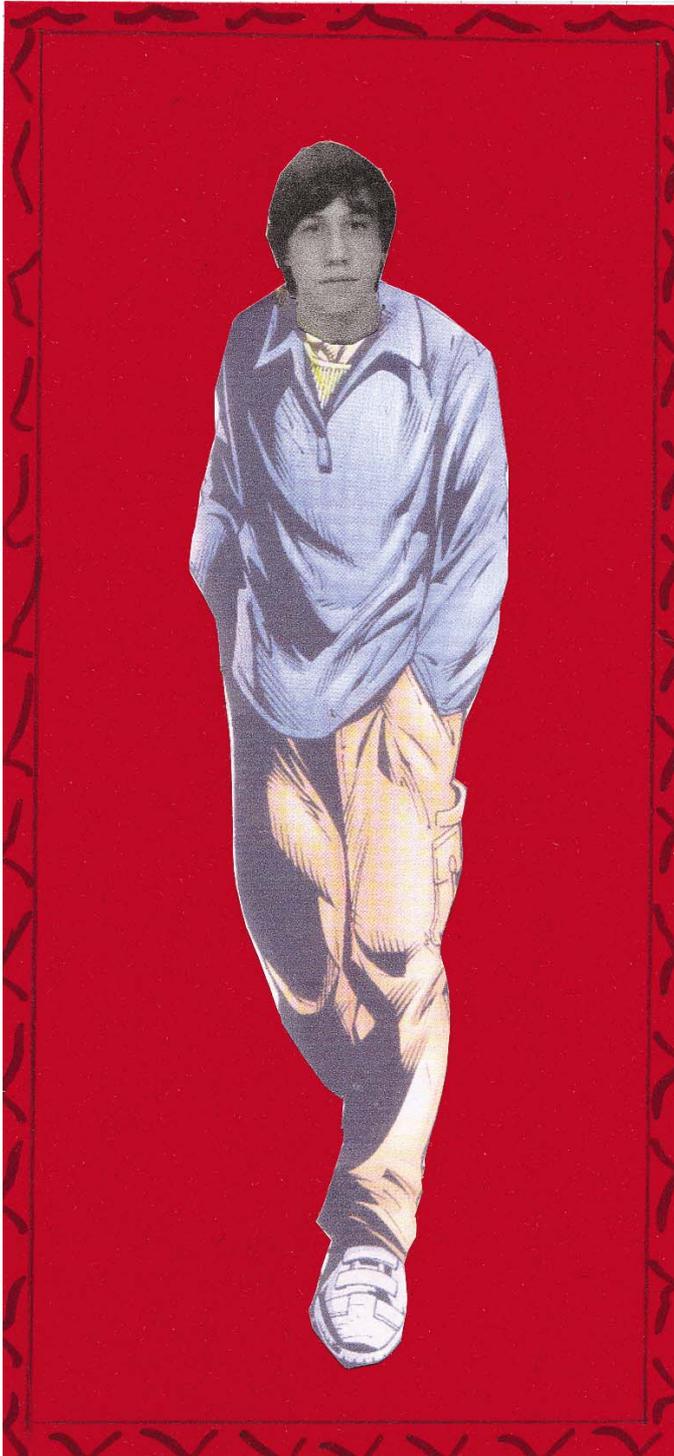


Thomas

Timothée



Canada



Lorsque j'avais dix ans mon père m'a annoncé qu'il partait vivre avec sa femme et leurs deux enfants au Canada pour une période indéterminée. Ce départ pour Montréal avait eu lieu car mon père devait s'y rendre pour des raisons professionnelles. Il a bien sûr proposé à mon frère et à moi de le suivre si nous le souhaitions. J'ai mis longtemps à me décider, plusieurs mois je crois. Mon frère, lui, a dit non dès le départ; moi j'ai attendu un peu, j'étais très tenté de le suivre et de mener une nouvelle vie; mais finalement, je n'ai pu me résoudre à quitter la France.

Pourtant le treize juillet deux mille un, j'ai décollé de l'aéroport de Roissy Charles de Gaulle avec mon frère, mon père, ma belle-mère et leurs deux enfants; j'ai traversé l'Atlantique nord pour les vacances seulement afin de découvrir leur futur lieu de vie. J'étais vraiment très heureux d'aller là-bas; aller à la rencontre d'un nouveau pays me réjouissait, surtout celui-ci, le Canada, ses grands espaces, ses forêts.

Durant tout le mois nous avons débarrassé les cartons dans notre grand appartement de 250 m² qui se trouvait au quatrième et dernier étage d'un petit immeuble assez chaleureux; nous avons commencé à mettre en place tous nos meubles venant de Paris, cela faisait un drôle d'effet de voir ici toutes les affaires qui, quelques semaines plus tôt, étaient encore dans notre ancien appartement, le canapé vert sur lequel je m'écroulais le soir, le fauteuil orange dans lequel j'avais regardé un très grand nombre de films, tous les tapis sur lesquels je me roulais sans cesse, la table de la salle à manger qui me rappelait tant de repas, d'autres meubles, des objets qui avaient tous pour moi une histoire.

Nous avons aussi découvert le quartier Outremont, qui faisait partie de Montréal mais qui était très différent de celui où nous vivions lorsque nous habitions en France. Il était entouré de parcs, de verdure, de grandes maisons. Nous logions sur une des rues principales, l'avenue Bernard. Juste en face se trouvait un glacier *le Bilboquet* très réputé dans Montréal; à côté un petit magasin qui vendait de la nourriture et que les gens

Timothée

appelaient "dépanneur" ce qui m'avait vraiment surpris ; et puis une petite librairie, une boulangerie française. Sur l'avenue Van Horne, qui était parallèle à la nôtre, un magasin *Pharmaprix* où l'on trouvait de tout, du fil dentaire au timbre-poste. Il y avait aussi l'inoubliable pizzeria *Van Horne* où nous commandions régulièrement des pizzas taille "jumbo" : elles étaient énormes ! La future école des petits, ma sœur et mon frère, se trouvait sur une rue dont j'ai oublié le nom et qui était perpendiculaire à la nôtre. Nous avons aussi acheté une nouvelle voiture, d'un noir éclatant. Je me souviendrai toujours de la première fois que je l'ai vue, je jouais avec mes frères et ma sœur au parc Baubien situé dans la rue que leur future école. Ce parc était grand et verdoyant avec un terrain de foot qui, l'hiver, était transformé en patinoire; des paniers de basket et une grande colline le dominaient. Lorsque mon père s'est engagé dans l'allée au volant de ce Rav 4 flamboyant neuf, le logo *Toyota* brillait au soleil. Avec elle, c'était la fin du séjour qui approchait et je me sentais chaque jour plus mal. J'étais bien là-bas. Je serais bien resté quelques semaines de plus, mais le départ était inévitable.

Le sept août arriva...Durant presque toute une année j'avais redouté le moment où je devrais me séparer de lui. La peur me tirait les entrailles et la douleur était plus réelle que jamais.

Nous venions de quitter la maison, nos gros sacs de voyage sur l'épaule, le cœur déjà lourd d'avoir laissé en pleurs ma sœur et mon frère. Je descendais les marches d'un pas pesant, pensant que je ne reviendrais plus ici avant de nombreux mois. Je me suis assis sur la banquette arrière, mon frère, lui, sur le siège avant. Un profond sentiment de jalousie me mit dans un état indescriptible: lui était devant, lui pourrait profiter de mon père pendant tout le trajet jusqu'à l'aéroport tandis que moi à l'arrière, j'étais tout seul! Pourquoi ? Sans doute parce qu'il était l'aîné et que l'aîné a le privilège du siège avant. Puis j'ai repensé à ce qui m'attendait, au vrai problème, à l'obligation de quitter le Canada et ma famille ! Plus on s'éloignait de la maison, plus j'avais peur.

Nous avons quitté Outremont en passant par l'autopont, passé Ville Mont-Royal pour nous retrouver sur l'autoroute en direction de l'aéroport Montréal-Mirabel, je ne cessais de penser: "C'est la dernière fois que tu lui parles ! C'est la dernière fois que tu le vois avant des mois ! "

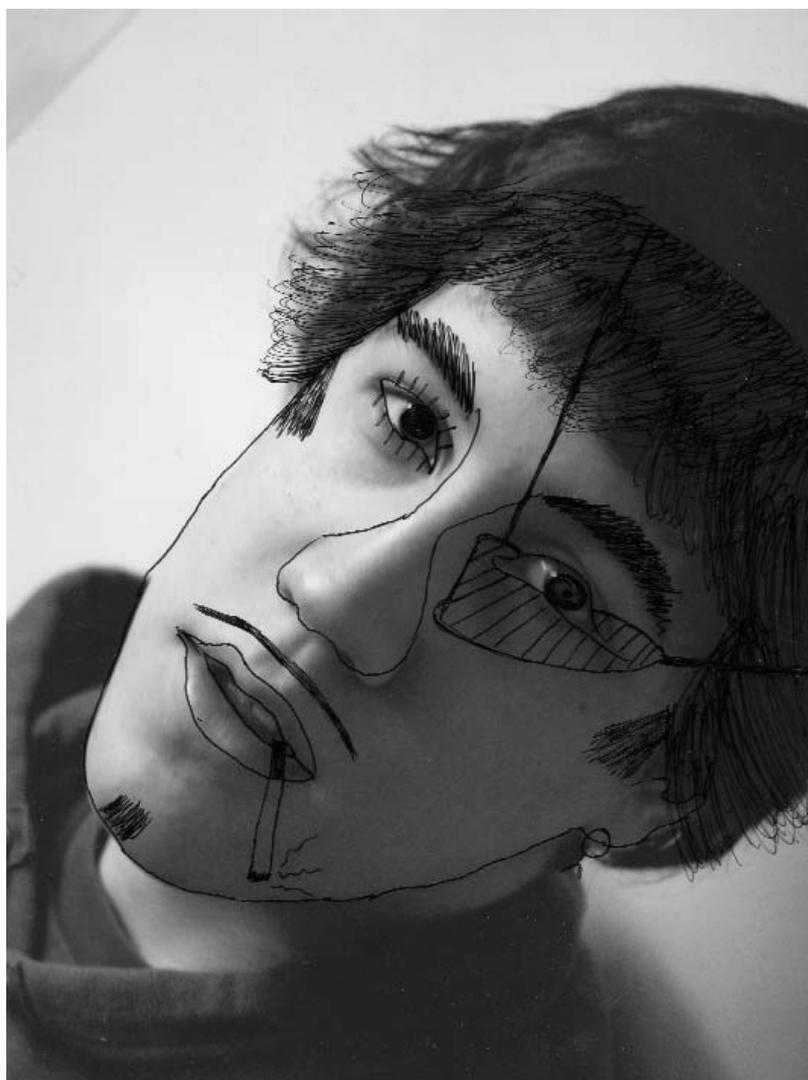
Puis nous sommes arrivés, je suis descendu de la voiture presque en tremblant, mon père a pris mon sac sur le dos et nous avons passé les portes de l'aéroport. Je ne pensais qu'à une chose, faire marche - arrière, j'ai même sérieusement envisagé l'idée de partir en courant pour louper l'avion.

Nous avons déposé nos bagages à l'enregistrement et, lorsqu'il a disparu derrière le tapis roulant, je me suis à nouveau dit: "C'est la dernière fois que je vois mon sac avant d'être à Paris." Être à Paris signifiait être loin de mon père et ça me terrifiait. On est allé s'asseoir sur un banc à côté de la cafétéria. Il a acheté des boissons pour mon frère et moi, un Seven up pour lui et un Coca pour moi. J'étais là, assis, sur ce banc gris pierre qui ne pouvait être plus sinistre. C'était pourtant pas très compliqué de mettre un peu de gaieté dans cet aéroport ! Me forçant à sourire pour ne pas faire de mal à mon père, je restais là, sans dire un mot, essayant de ne pas penser à ce qui allait arriver.

17h45. Il était temps d'y aller. Mon père était de l'autre côté de la barrière à présent, je l'ai serré une dernière fois dans mes bras, puis on a dû partir, on a passé les portes, il a disparu. Je ne pouvais plus le voir. C'était fini ! Je pleurais. Mon frère, lui, ne pleurait pas. J'étais surpris et impressionné car pour moi il était inconcevable de ne pas pleurer dans cette circonstance. Arrivé à Paris, nous sommes rentrés à la maison puis les jours ont passé. La présence de mon père me manquait, mais je n'en souffrais plus: je savais que cette séparation n'était pas définitive, qu'un jour il reviendrait vivre en France.



Timothée



Timothée

Le match

C'était un mercredi après-midi au numéro 39 de la rue où j'habite. Je suis dans la chambre de ma sœur, une chambre avec une tapisserie rose et des fleurs, et un ordinateur.

Je me connecte sur internet comme je le fais régulièrement. Après avoir lu mes messages, je vais sur le site officiel du Paris-Saint-Germain dont je suis un grand supporter. Ce jour-là, un panneau publicitaire, une fois noir et une fois argenté, clignote. Je ne peux jamais m'empêcher de cliquer sur ce genre d'appel surtout quand je suis sur mon site favori:

"Cherche un joueur amateur pour jouer un match amical. Se présenter le 15 octobre 2004 au Parc des Princes, au point d'accueil des officiels, à 14h30, pour une première évaluation." Le 15 octobre tombe un mercredi, c'est sûr j'irai. En plus le PSG joue un match dans un si grand et si beau stade !

J'attends ce jour avec impatience. Je suis assez excité à l'idée de me rendre au Parc des Princes pour éventuellement

jouer un match.

Mercredi à 14 h 30, je me présente avec le bon de participation que j'ai imprimé. Comme les joueurs du PSG j'ai mis le maillot de couleur rouge et bleu.

Je me retrouve trente minutes après mon entrée au stade dans un vestiaire assez sombre avec une soixantaine de jeunes. Un petit groupe qui s'est formé chuchote et leurs gestes attirent mon attention. J'entends des bribes de phrases: " PSG...à côté...vestiaire". Curieux, je m'approche et constate que l'équipe du PSG est dans le vestiaire d'à côté avant de disputer le match sur le grand terrain. Je regarde ma montre, l'aiguille indique 14h50. J'ai quelques minutes devant moi avant que notre entraînement ne commence. Je veux absolument voir mon équipe préférée et demander au moins un autographe à quelques joueurs. Je sors discrètement et longe un large couloir avant d'entendre beaucoup de bruit qui sort d'un autre vestiaire. Sur la porte rouge, une plaque argentée sur laquelle est écrit :



Jonathan

Vestiaire privé interdit à tout public. Ce n'est pas grave je vais taper et demander un autographe. Personne ne m'ouvre, ce qui est normal avec ce bruit et ces rires. Je décide donc d'ouvrir la porte. Ma présence passe pratiquement inaperçu. Au même moment, une voix résonne au micro: les joueurs doivent être sur le terrain dans quinze minutes. A peine ai-je le temps de tous les reconnaître que 3 ou 4 photographes professionnels surgissent dans le vestiaire et, de leurs flashes, mitraillent l'équipe et moi en même temps. Ils ont tous la même tenue, verte.
- Vite, disent-ils, nous n'avons plus que quelques minutes pour la photo officielle

Les joueurs entrent sur la pelouse vêtus de leur maillot rouge et bleu tout comme celui que je porte et je ne peux m'empêcher de les suivre. Un photographe me dit de me mettre avec les joueurs, je comprendrai plus tard qu' il en manque un, qui est resté au vestiaire.

Je me place à côté du gardien, les appareils nous mitraillent, devant près de 45000 spectateurs complètement en délire qui se bousculent : c'est un match très important pour l'équipe. Les joueurs se placent sur le terrain tandis que je retourne au vestiaire. Comme je suis en retard de plus de trente minutes, mon entraîneur me "vire" et je repars chez moi. Peu importe : on m'a photographié avec les joueurs du PSG.

Quelques jours plus tard je reçois la photo officielle avec, derrière, onze signatures; c'est super.

Ce jour-là fut le plus beau de ma vie.



————— Jonathan —————

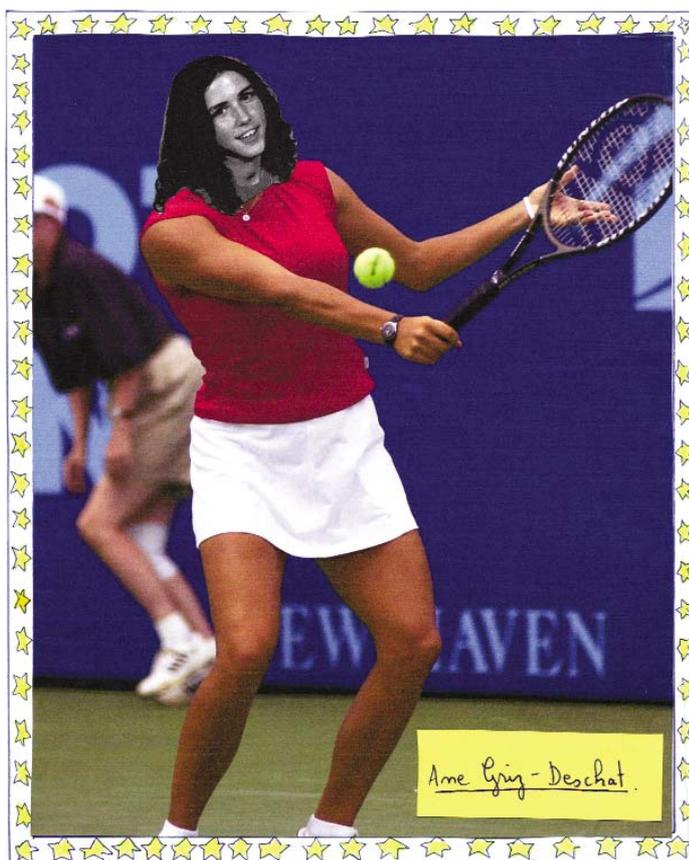


Jonathan

Astrig



Un des meilleurs coups



" Victoire "

A 97 ans, je suis consciente qu'il ne me reste que quelques mois à vivre ; je ne survivrai pas à ce dernier cancer. Dans ces derniers instants de lucidité, je ne cesse de repenser à toute ma carrière professionnelle de tennisswoman mais un souvenir reste plus présent que les autres.

Je me souviens de la finale de Wimbledon en 2004. Je me souviens très bien de ce jour. Je m'étais réveillée à dix heures et j'avais attaqué directement un entraînement d'une heure. Ensuite j'avais pris ma douche et déjeuné le mieux possible. J'étais allée me détendre au moins quarante cinq minutes. Malgré ma rage de gagner et de réussir, j'étais très anxieuse avant d'entrer sur le terrain.

Quelques temps après le tournoi, j'ai visionné des dizaines de fois mon match et je dois dire que je suis très fière de moi. Un des meilleurs coups a pu être immortalisé grâce aux nombreux photographes présents. La photo est d'ailleurs maintenant accrochée juste en face de mon lit. J'ai le visage de profil, le buste de trois-quart. Je tiens ma raquette dans la main

droite soutenue pour une meilleure stabilité par celle de gauche. J'ai le visage souriant, décontracté, sans aucune pression ; on me sent très à l'aise et on pourrait même me croire à l'entraînement. Je porte ma tenue spéciale de grand chelem: un tee-shirt rose et une jupette Nike de la collection printemps-été 2004. On distingue, à mon poignet une montre Rolex que mon père m'avait offerte la veille de la finale et un bracelet sur lequel figure le nom de ma mère, ancienne grande joueuse. On peut discerner à l'arrière-plan, un jeune ramasseur de balles se tenant prêt à surgir à la moindre faute. Cette photo qui me fait ressentir l'émotion intense du moment, symbolise pour moi la réussite et la gloire de ma carrière.

Je m'arrête ici, la fatigue ne me permet plus d'écrire. Je jette un dernier regard à la grande joueuse que j'étais et que je suis toujours au fond de moi. Je ne cesserai de penser jusqu'à mon dernier souffle à ce bonheur lointain qui fut celui de la victoire et du succès.

Le bateau de la vie vogue au loin,
Iris, divinité du rêve s'envole en chemin,
Et le temps s'écoule sans lendemain.

L'être triomphant enfante le bonheur,
Le tableau de mon cœur se dessine peu à peu,
Mon âme mystérieuse arrive discrètement,
Un nouveau monde m'attire et m'entoure
Et l'isolement s'efface tel une ombre.

Sur les temples mythiques,
Au loin j'aperçois la naissance de l'enfant suprême
Accompagnée de saints concerts aux sons transcendants
D'une symphonie chère et animée,
Partout dans le ciel, l'âme aimante est célébrée en vainqueur.

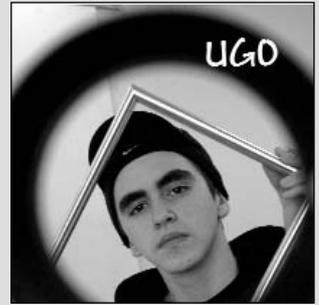
Renouveau



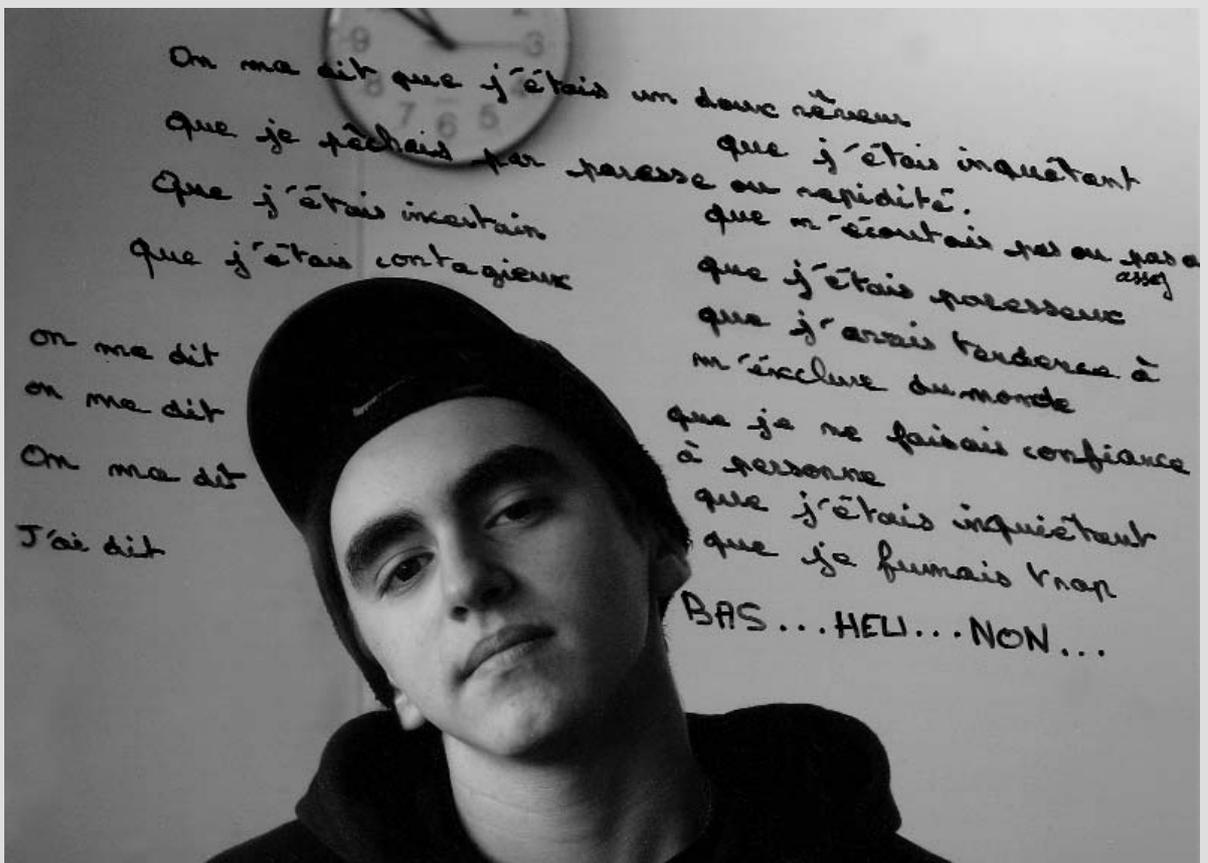
Astrig



Astrig



Ugo



Je suis né dans un avion

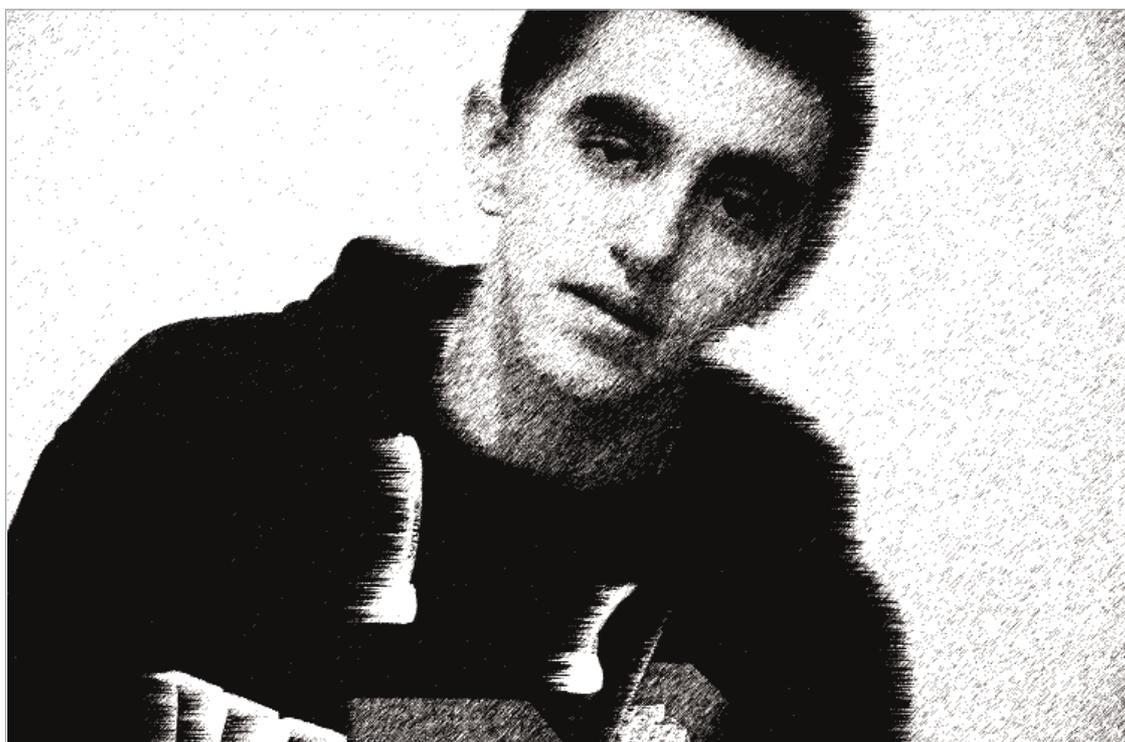
Ma vie a commencé à bord d'un superbe avion lors d'un voyage que mes parents avaient organisé.

Depuis ce jour, j'ai la possibilité de voyager gratuitement à vie à travers le monde. " Alors...heureux !!! " Mon escapade débuta à l'âge de six ans. Je commençai par visiter les pays les plus proches comme l'Angleterre et son thé -importé de Chine-, la Belgique et ses choux, l'Espagne et ses corridas, la Russie et sa vodka. Plus loin encore, l'Australie et ses kangourous, les

Etats-Unis et tous leurs hamburgers. Pourtant je n'arrivais pas à trouver le pays, la ville, le village où je pourrais passer ma vie.

Jusqu'au jour où, sur le vol de dix heures trente sept minutes et vingt quatre secondes, j'aperçus de mon hublot, avec la plus grande joie, l'île de Fatakoto en plein milieu de l'Océan Pacifique entre l'île de Nikumaroro et l'atoll de Oilinglopolop. Cette île est indescriptible, ses couleurs, son odeur, ses plages sont divines.

Mais après trois ans de vie commune avec ce bout de terre, je me demande si je ne suis pas entrain de rêver et s'il ne faudrait pas que je me réveille avant que cette île pour l'instant paradisiaque ne coule sous mes pieds.





Le 16 mars 2005, je me trouvais chez moi, à Paris, je finissais de faire mon sac avant de partir pour la gare du Nord prendre un train à 21 heures pour rejoindre ma mère qui se trouvait dans notre appartement en Picardie.

Je sortis, fermai la porte à double tour ; sûr de ne rien avoir oublié, j'entrai directement dans l'ascenseur. Tandis qu'il descendait, je me rendis brusquement compte que j'avais oublié mon téléphone portable dans ma chambre.

20 heures. Je remontai les six étages, ouvris la porte, pris mon téléphone, sortis aussitôt pour que l'ascenseur ne s'en aille pas, fermai la porte à clé et... l'ascenseur était parti ! J'attendis.

20 heures 07. Enfin, j'étais dans la rue.

20 heures 17. J'étais dans les couloirs du métro lorsque j'entendis au loin la rame arriver. Je courus et... Mince ! Les contrôleurs me contrôlèrent tandis que le métro s'en allait.

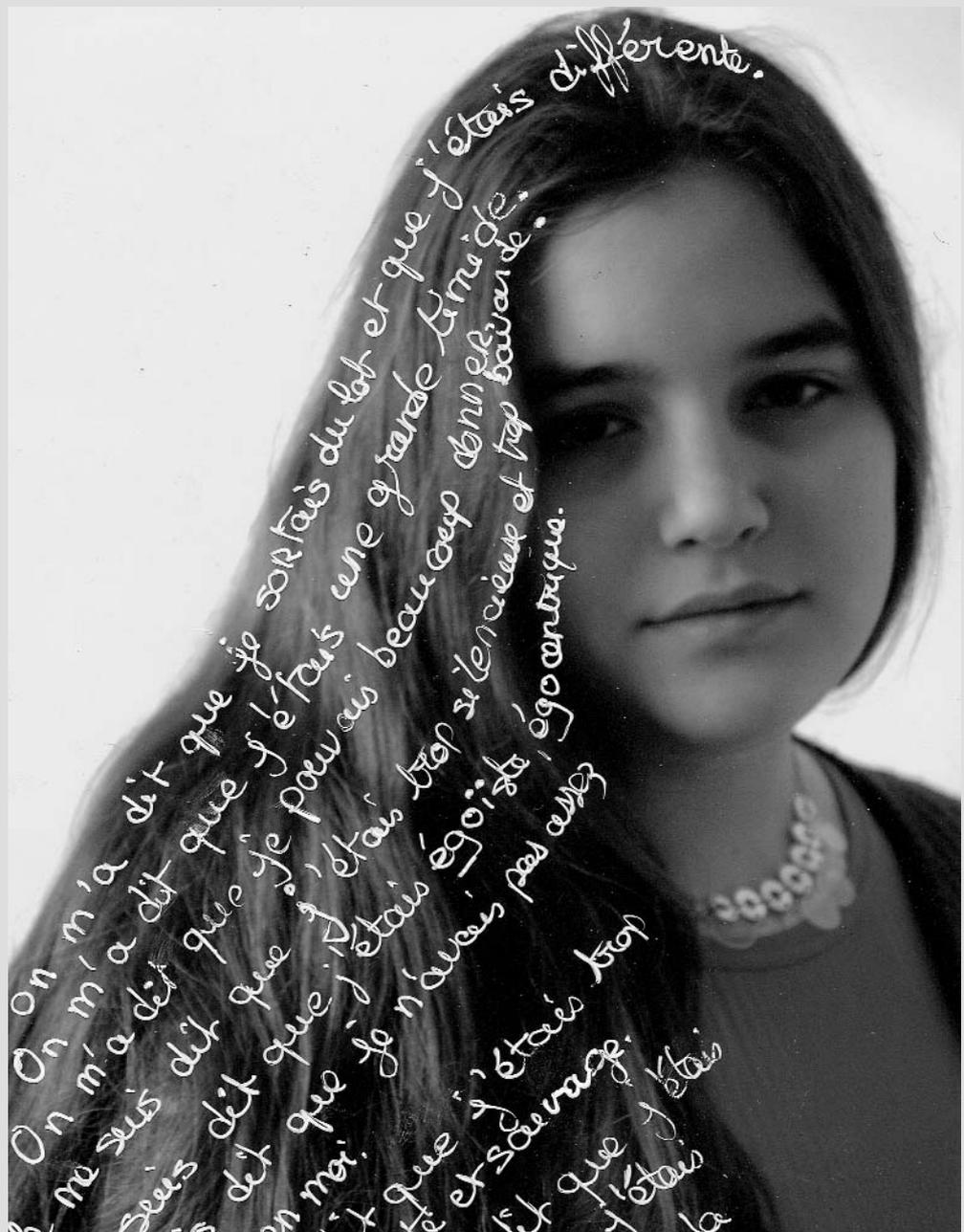
20 heures 24. L'inquiétude peu à peu grandissait. Est-ce que je n'allais pas rater mon train ?

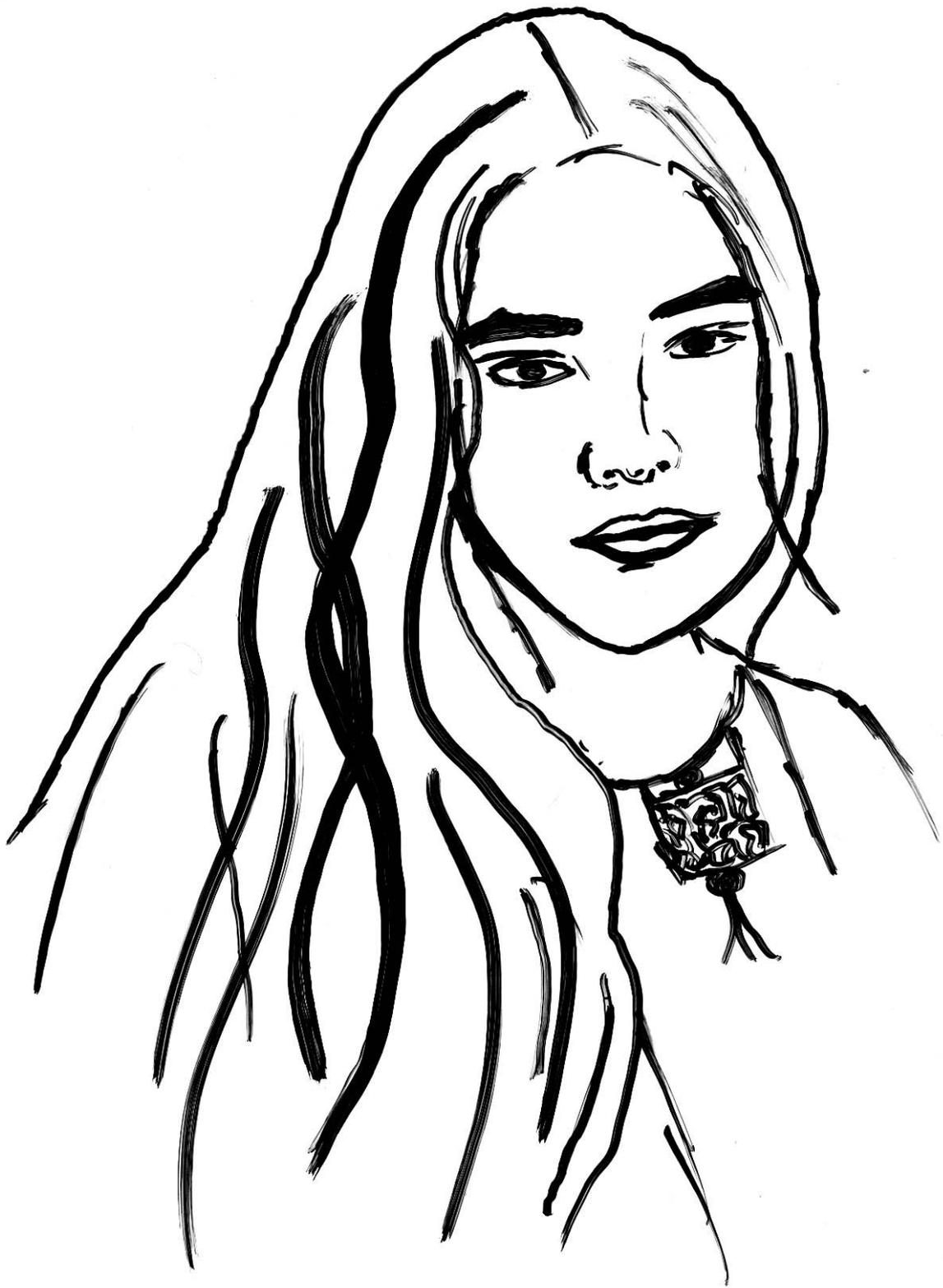
20 heures 55. Je me trouve sur les quais, je m'approche de la machine à composer. Elle est en panne ! Plus que cinq minutes avant le départ. Je cherche des yeux une autre machine alentour, je la vois, je prends mon élan, je cours, je sors les billets de ma poche... LES BILLETS !!!



Ugo

Emmanuelle





Emmanuelle



Mes origines

blanche mais blanc cassé. Avec, elle reçut un cadre de bois véritable, fait à la main, qu'elle pouvait sculpter elle-même avec quelques outils. Ces cadeaux provenant d'Egypte, lui rappelaient le début de son enfance. Elle voulut alors peindre un tableau en rapport avec son pays natal. Elle grava, sur le cadre, des hiéroglyphes, des pyramides, des vagues, des chats, des dieux .

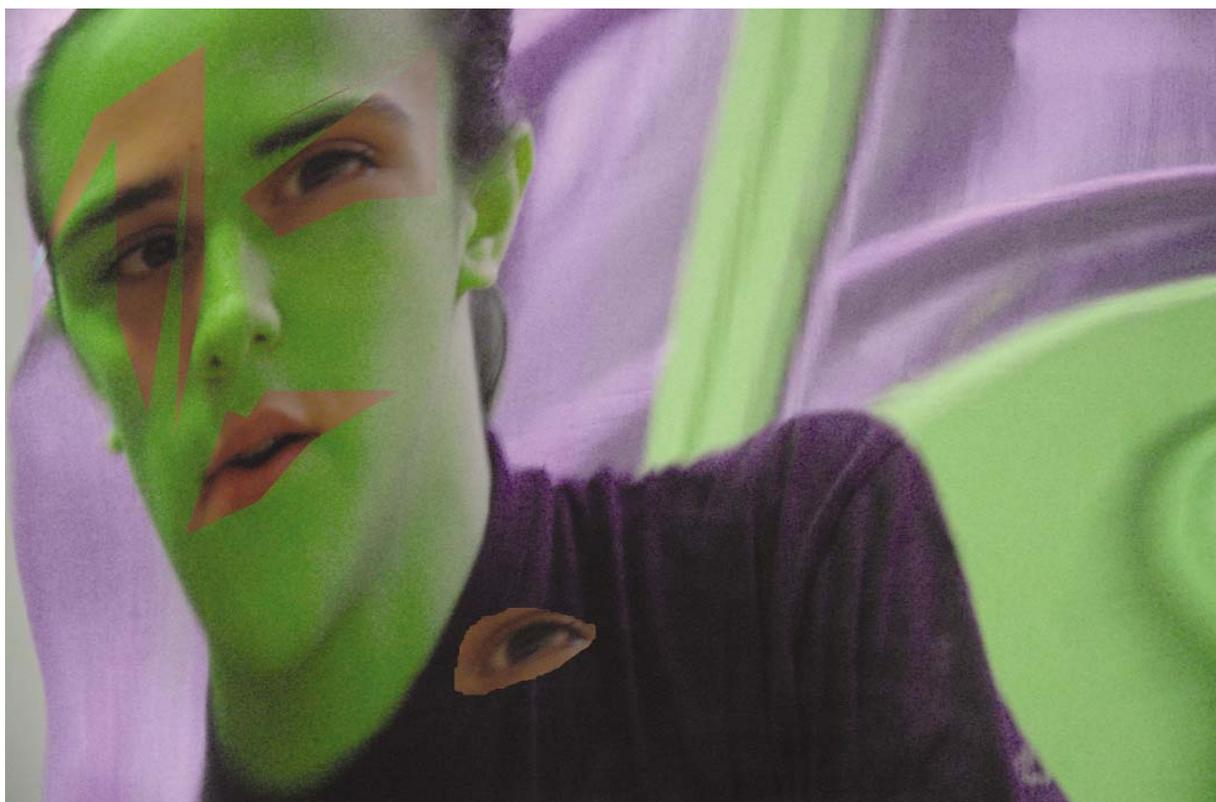
Puis Manuella Yfalh se dessina voilée et vêtue d'une galabeya, qui est un vêtement typiquement égyptien. Pour le fond de son tableau elle a choisi une couleur ocre, qui se rapproche de la couleur des pyramides, du sable, de la chaleur, de l'or.

Pour Manuelle Yfalh, ce portrait représente tout ce qu'elle a perdu : sa mère, ses origines, une partie de son identité et son pays natal, l'Egypte, qu'elle a dû quitter alors qu'elle n'était encore qu'une enfant.

L'artiste s'est peinte dans cette position, parce que c'était la position de sa mère sur la seule photo qui lui restait d'elle. dans cette sombre geôle, cette prison aux murs blancs de mon esprit. Je suis dans une cage de verre, que je pourrais briser d'une chiquenaude, et qui pour moi est pourtant plus solide que de l'acier, cette cage dont je désirerais tant sortir, mais que je ne peux me résoudre à détruire.

On tente de forcer la porte de la pièce noire et sans fenêtre où je me trouve. Non ! Je refuse ! Vous n'entrerez pas dans ma pièce ! C'est la mienne ! Vous n'avez pas le droit ! De toute façon, personne n'entrera dans la prison que je me suis

— Emmanuelle —



C'est l'histoire d'une personne qui n'est autre que moi qui avait quitté le Portugal après la dictature de Salazar, afin d'aller en France où les conditions de vie étaient meilleures.

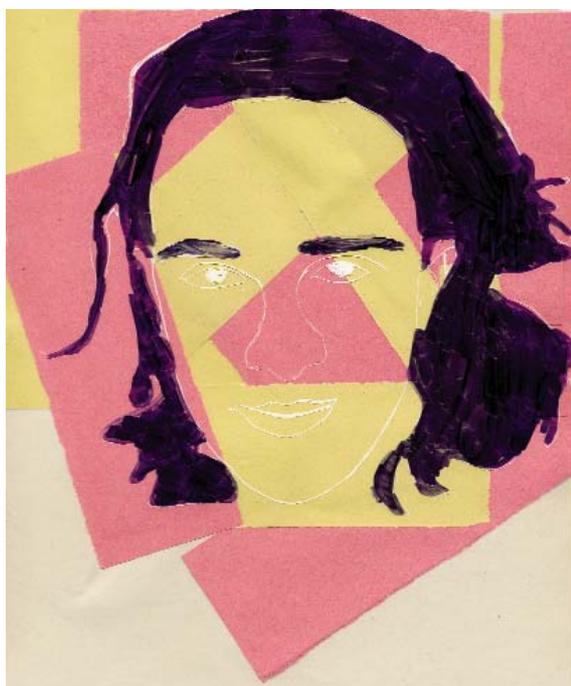
Mais pour cela, je me suis sacrifié en laissant mes proches loin de là où j'allais vivre et travailler.

Dans un premier temps, j'ai vécu dans les rues de France jusqu'à trouver un travail et un appartement. Je limitais mes dépenses afin de mettre de l'argent de côté pour en envoyer à ma famille.

Certains jours je n'avais pas un sou pour manger.

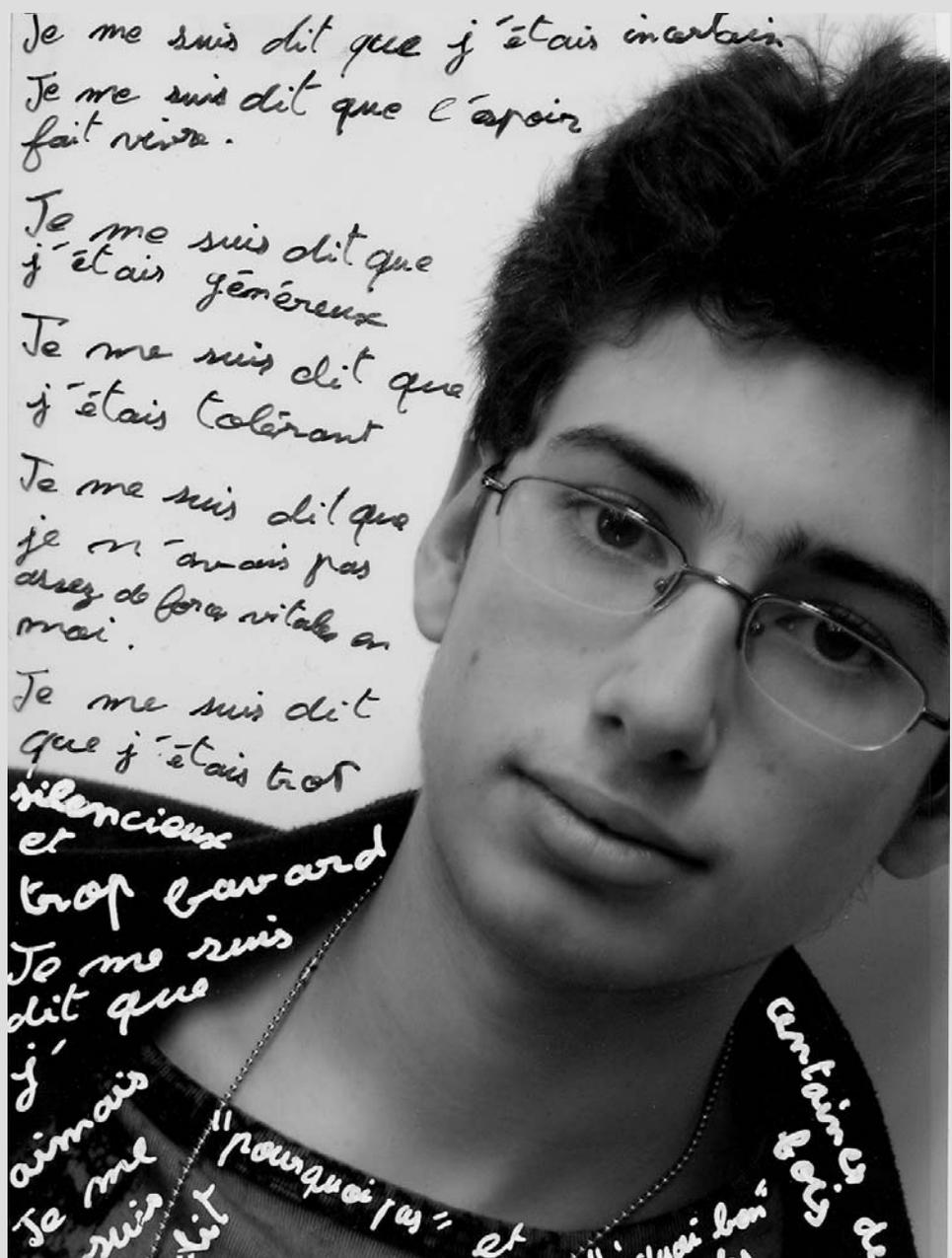
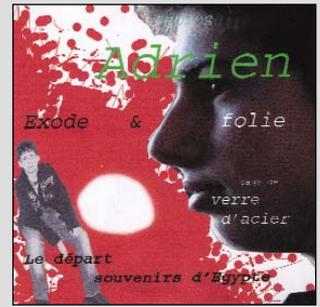
C'est grâce à des gens comme moi que la crise économique de cette époque a diminué jusqu'à disparaître totalement. Par la suite, les émigrés ont fait venir leurs proches. Mais certains n'ont pas pu et sont repartis parce que leurs familles leur manquaient trop.

A cette époque, les gens vivaient dans le sacrifice et l'illégalité parfois.



Christian

Adrien



Je

suis

assis,

seul,

enfermé



fabriquée ! Personne, vous entendez ? Vous ne pouvez y arriver, même avec toutes les armées du monde, et vous êtes tous fous d'essayer ! Que dis-je ? Fous ? Mais nous sommes tous fous, moi aussi ! Nous vivons dans un univers fou !

Je me mets à sangloter, seul dans mon trou d'ébène, harcelé par des milliers de furies. Mais ELLE aussi, elle est là ! Elle est là, face à moi, si près que je peux entendre les battements de son cœur, cependant quand j'essaie de l'approcher, de la frôler, de la toucher, elle est toujours hors d'atteinte. Son visage devient celui de Mégère, son corps, celui d'une harpie, et elle s'esclaffe en me voyant, maladroit, essayer de l'approcher.

Non, Je ne dois pas penser à elle,

car sinon mon fragile abri explosera en milliers de petits morceaux de glace, qui viendront s'enfoncer dans ma chair souillée, jusqu'à ce qu'ils arrivent à mon cœur et m'oblitérent totalement. Au fond, ce ne serait pas une mauvaise chose.

Oui, c'est ça, il faut que je me tue. Ce sera une bonne chose de faite.

Je frappe ma tête sur le mur, pourri par le temps et par ma folie, rongé par les mites et par mes remords. Je frappe. Je frappe encore et encore. Je frappe jusqu'à ce que le sang jaillisse. Mais je continue. Je continue de toutes mes forces. Je continue pendant des heures. Cependant, je ne meurs pas. Maintenant que je veux mourir, je deviens immortel. J'abandonne et je me jette par terre, épuisé. Ma cage est maintenant rouge, le rouge du sang et de l'âme

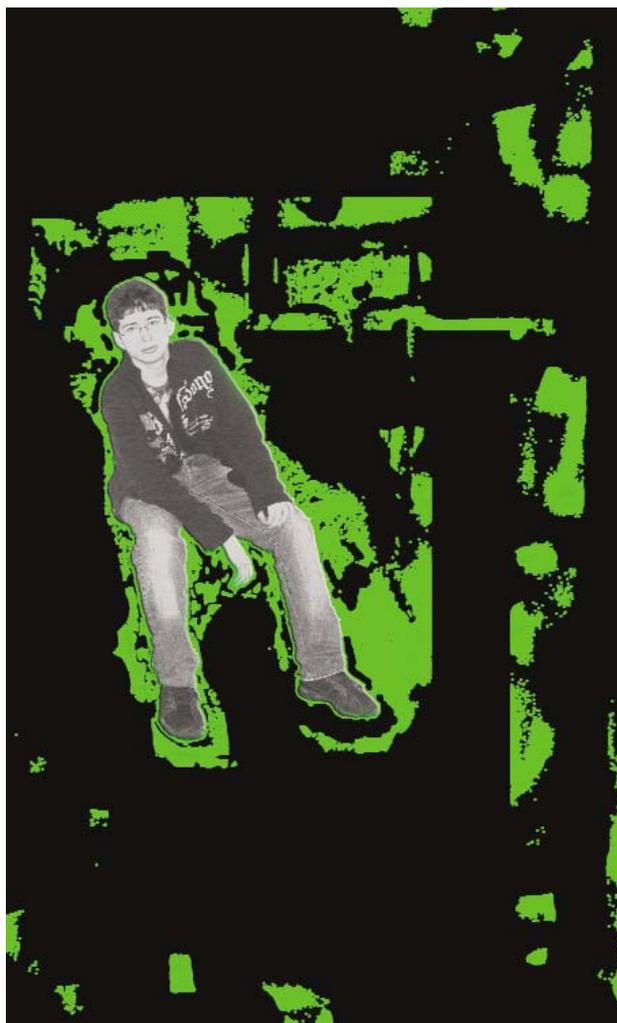
Adrien

qui ne veut pas quitter son corps, le rouge de la culpabilité et de la stupidité.

Des ombres de sang coagulé se détachent des murs de mon cachot. Je peux les distinguer maintenant : ce sont les oiseaux de mon âme qui cherchent à s'échapper. Mais non, ils ne réussiront pas ! Cette salle est ma prison, et on n'y entre pas, on n'en sort pas, il n'en est pas question, et moi seul ai la clé.

J'ai la tête qui tourne. Je vois des objets tout autour de moi. Je me vois étendu sur un lit comme un cadavre. Je vois une porte et des gens désolés. Je vois des murs jaunis, et le démon de ma folie qui rigole. Je vois une tache brune. Non! Elle doit partir ! Elle n'a pas sa place ici ! Pas de tâches dans ma prison.

Je sens ma pièce rétrécir. Elle se replie sur moi. Elle se glisse autour de ma peau. Ce n'est plus qu'une fine pellicule. Je sens l'obscurité se refermer sur moi. Les ombres recouvrent complètement ma vision. La douleur me ronge. Jusqu'au moindre de mes doigts. Soudainement, comme un éclair blanc de fureur, nous disparaissions, moi, ma geôle et mon génie dément, ne laissant qu'une image qui était gravée dans mon esprit, une image de mon insouciance jeunesse, où nous flottions tous deux sur la rivière, et où il faisait si doux...



Adrien



Les derniers îlots de terre disparaissent derrière la mer bleutée, en ce 14 décembre 1955. Je suis impressionnée par la célérité avec laquelle l'*Athina* s'éloigne de la côte. Une idée très répandue est que l'on a toujours le temps de regarder s'évanouir le port dans les brumes de l'horizon mais mes yeux ont vu la terre où j'ai toujours vécu, disparaître en quelques secondes, abandonnant loin derrière moi mon passé et toute ma famille, ma mère, mon frère et mes deux sœurs que je ne reverrai pas avant cet été. J'ai 17 ans et je viens de quitter Alexandrie, ma ville natale, où je ne reviendrai qu'à la fin de ma première année d'études en France.

Il fait de plus en plus froid, car l'on arrive en pleine mer. J'observe le pont. Nous sommes au total cinq à avoir pris des places sur le pont, faute d'argent. Pourtant, j'ai eu du mal à réunir les seize livres que coûte ce billet, il a fallu que je travaille deux ans pour cela. Je parle quelques temps avec mes quatre autres compagnons de voyage. Trois sont juifs comme moi, et ils craignent le pire pour les temps à venir. Il est vrai que notre situation s'est nettement dégradée depuis que

Nasser est au pouvoir. Déjà, deux de mes sœurs ont dû partir, Becky en 1949 en Israël, à cause de l'arrestation puis de l'expulsion de son mari, et Nanou, il y a quelques mois, en France, pour les mêmes raisons. Le dernier de mes camarades de fortune fuit la pauvreté et espère trouver du travail en France.

La nuit arrive. Nous descendons à la cale, près des cuisines, pour dormir. L'odeur n'est pas particulièrement agréable, mais au moins, il fait chaud. Je suis très fatiguée, et je me sens glisser lentement dans le sommeil.

Cela fait maintenant trois jours que nous sommes sur ce navire. Un de mes amis est descendu à l'escale d'Athènes. Depuis que je suis sur ce bateau, j'éprouve un sentiment étrange. Je me sens comme étrangère à moi-même. Je suis une observatrice de ce qui se passe, embarquée d'un événement à l'autre sans réagir ni comprendre ce qui m'arrive. En fait, je me sens comme dans un rêve duquel je pourrais m'éveiller n'importe quand. Pourtant, c'est bien dans la réalité que je me trouve.

Depuis quelques minutes, on peut apercevoir les côtes françaises, au loin. Dans quelques heures, je poserai le pied sur le sol du pays de la liberté et de l'égalité ! Nous ne sommes plus que trois sur le pont. Nous ramassons nos affaires. Il était temps que l'on arrive. Nous n'avons plus grand chose à manger.

Soudain, il se met à pleuvoir. Je suis très étonnée. Il pleut très rarement à Alexandrie. Lentement, je sens l'eau s'insinuer sous mes vêtements et dans mes chaussures. Je suis trempée, et je me réfugie dans un café. Il est incroyable ce pays ! Inch'Allah, ce sera toujours mieux que Nasser.

Mes magnifiques chaussures " à la française, " que j'ai payées un prix exorbitant en Egypte, ont déjà pris l'eau, alors qu'elles étaient censées supporter le climat. Du moins, il paraît qu'elles sont " mode." Ce sera toujours mieux que mes sandalettes.

Je débarque sur le quai de Marseille, avec ma valise, d'ailleurs très lourde alors qu'il n'y a presque rien dedans, et chacun s'en va de son côté.

Quand j'arrive en ville, je suis stupéfaite, car tout le monde parle français. En Egypte, j'entendais parler arabe, français, italien, grec... Beaucoup de langues différentes.

Je cherche la gare, mais je suis un peu perdue. Heureusement, je finis par trouver le train pour Paris, et je pars rejoindre ma sœur Hélène -Nanou- et son mari André, ainsi qu'Emile. Tous trois m'attendent à la gare de Lyon. Les retrouvailles sont chaleureuses. Je suis très heureuse de les revoir.

Nous allons chez ma sœur, qui habite une minuscule chambre de bonne, et il faut déplacer les lits pour ouvrir la porte, mais on y est mieux que dehors où il fait moins quinze degrés.

Dès le lendemain, je rends à mon nouveau lycée, et là, je ne suis pas déçue par l'accueil ! Tout le monde me regarde comme une bête sauvage : mon accent,

mon allure, tout est prétexte à plaisanterie. Puis les regards se portent sur mes chaussures et des sourires s'échangent. Certains s'esclaffent même. Je n'aurais vraiment pas dû les acheter ! Au lycée, je suis très seule.

Heureusement, j'ai ma sœur et un cercle d'amis hors du lycée, qui me soutiennent.

Au cours de l'année 1956, la situation se dégrade encore plus, et la plupart des Juifs et des étrangers sont expulsés ou obligés de fuir l'Egypte. Nous n'avons d'ailleurs plus aucune famille là-bas : ils sont tous partis en Israël et je ne sais quand je les reverrai.

C'est à ce moment-là que je commence à comprendre l'inéluctable vérité : je ne retournerai jamais chez moi à Alexandrie, dans ma ville natale.

C'est ainsi que mon départ d'Egypte fut transformé en exil, mon au revoir en adieu.



